3me Série (2me vol.), N° 33. 10 Février 1905.

Le salut est en vous.

De chacun selon ses forces,
à chacun selon ses moyens.

l'Ère Nouvelle

Revue Mensuelle

Sommaire :

DE LA TYRANNIE.. *Etienne de la Boëtie.*

LE BICENTENAIRE DE LOCKE ..... *L. A.*

MICHEL-ANGE ..... *G. D. Herron.*

LE PROBLÈME HUMAIN ET LA SOLUTION LIBERTAIRE..... *E. Armand.*

Essai sur l' « ESSENCE DES IDÉES DE TOLSTOI »..... *P. Birukoff.*

LA NOTION DU TEMPS ET LES QUESTIONS SOCIALES..... *P. Evrard Favarger.*

Au lendemain des massacres de Pétersbourg. VIVE LA RÉVOLUTION. *E. Rothen.*

BULLETIN ANTIMILITARISTE. Chronique des refus de service. Les déserteurs russes. Les désarmistes anglais.

UNE VISITE A MODERN TIMES *M. D. Conway.*

UNE VICTIME ..... *Aug. de Morsier.*

Les livres LE THÉATRE DE LÉON TOLSTOI. ..... *Ch. Holz.*

LA RECHERCHE..... *Ernest Crosby.*

ANTIMILITARISME, ANTISECTARISME ET NATURISME..... *H. Zisly.*

Thèse de morale sociale. DE LA COMPLEXITÉ EN AMOUR ..... *F. Barnard.*

CHRONIQUE. Les évènements de Russie. Un splendide exemple, etc. *E. Armand*

TRAVAIL LIBRE ET ENTENTE EN COMMUN. A Vaux..... *Marie Kugel.* La coopérative communiste. Oranienburg. Les Koreshites.

GEORGES GAPONE et la grève générale contre l'autocratie. *Ivan Trégouboff.*

BIBLIOGRAPHIE.

Rédaction et Administration :

E. Armand *ou* Marie Kugel, 51, rue Le Marois, Paris (16e)

Retour des manuscrits non insérés si on les envoie accompagnés d'un timbre

Abonnement minimun : 2 fr. 25, U. P. U. : 2 fr. 60

Un exemplaire : 35 centimes.

AVIS. — *Spéci[illegible]* — **Nous expédions chaque mois un certain nombre d'ex[illegible]res de notre revue à titre de spécimens. Prière aux destinataires de nous les renvoyer avant la fin du mois s'ils ne conviennent pas. Il ne coûte rien de renvoyer un numéro spécimen ; il suffit de le remettre au facteur sans déchirer la bande et sans affranchir.**

Quittances de recouvrement. — *La poste prend 25 centimes par quittance (50 centimes pour l'extérieur). Ne pouvant supporter des frais aussi onéreux, nous sommes obligés d'en grever nos reçus, les quittances s'élevent donc à 2 fr. 50 pour la France et 3 fr. pour l'Union postale. Nos abonnés ont tout avantage à nous couvrir par mandats-cartes, en même temps qu'ils nous épargnent du travail administratif.*

*Nos amis nous demandent souvent comment répandre l'*Ère Nouvelle : 1° *Publier avec commentaires tout ou partie de son sommaire dans toute tribune locale ou régionale dont on dispose ; 2° Mettre un certain nombre d'exemplaires en dépôt chez un libraire bien fréquenté ou dans un kiosque très en vue ; 3° Nous expédier des adresses où notre revue serait la bienvenue et écrire en même temps pour recommander qu'on s'y abonne. Voilà trois bons moyens de diffusion parmi les meilleurs.*

COMMUNICATIONS SPÉCIALES. — Dimanche 19 février, après midi, à deux heures, Grande Fête de propagande Libertaire, donnée dans les Salons Vantier, 9, avenue de Clichy, par l'Union Ouvrière de l'Ameublement (Groupe des 17e et 18e arts). Conférence par Charles Malato : L'Europe en 1905.

Concert avec le concours absolument certain des poètes et chansonniers libertaires les plus connus.

Prix d'entrée : 50 centimes par personne. Les enfants au-dessous de dix ans ne paieront pas. Moyen de communication : Métro — Place Clichy.

***Milieu Libre* et *Coopérative communiste*, 22, rue de la Barre (Montmartre) — Commande et distribution des produits tous les soirs, spécialement les *jeudis* et *samedis*, jours où ont lieu des causeries.**

International Correspondence : *Français*, anglais *(english)* — allemand *(deutsch)* — espagnol *(espanol)* — italien *(italiano)* — hollandais *(nederlandsch)* — portugais *(portuguez)* — russe, grec, turc, arménien. Bureaux de l'Ère Nouvelle, 51, rue Le Marois, Paris, 16e.

BROCHURES ET FEUILLETS DE PROPAGANDE

Quelques appréciations sur les tentatives communistes des Etats-Unis. (D'après *Hinds, Ch. Nordhoff, Morris Hilquitt*) . . . Le cent, 7 fr. 50 ; l'ex. 10 cent.

E. Armand. — **Le problème humain et la solution libertaire.** Le cent 5 fr. 10 cent.

E. Armand. — **Les Tentatives de Communisme pratique** (la crise sociale, le communisme libertaire, objections). . . . . Le cent, 5 fr. ; l'ex. 10 cent.

E. Armand. — **Notes et réflexions pour servir à la rédaction d'une autobiographie** . . . . . l'ex. 15 cent.

Mon point de vue (quelques explications nécessaires) par *E. Armand*. . les 45 5 cent.

La Grève générale efficace (40e mille) . . . . . les 40 5 cent.

T. Combe. — **Un coin de terre heureux. Whiteway.** Le cent, 3 fr. 50 ; l'ex. 5 cent.

E. Armand et Marie Kugel. — **La fin du Christ légendaire.** 1901 (5e mille). Le cent, 5 fr. ; l'ex. 10 cent.

Service de librairie. — Nous nous chargeons d'acheter pour nos abonnés tous les ouvrages édités à Paris, dont ils pourraient avoir besoin. Il suffit de nous indiquer le *nom* de l'éditeur, le *titre* de l'ouvrage et le prix. Ajouter le coût d'un postal (60 centimes) au montant de la commande.

Du Secret de la Tyrannie

Nous avons parfois parlé d'Etienne de la Boëtie, l'ami de Montaigne, et l'écrivain du *Discours sur la Servitude Volontaire*. Le jour même où nous apprenions la sanglante répression de Pétersbourg, nous pensions à en extraire quelques pages pour notre présent numéro. On conviendra qu'elles sont d'actualité et qu'elles semblent sortir, toutes fraîches d'encre, de quelque Yasnaïa Povlania.

J'en viens maintenant à un point, lequel est, à mon avis, le secret et le ressort de la domination, le soutien et fondement de la tyrannie. Qui pense que les hallebardes des gardes, l'assiette du guet garde les tyrans, à mon jugement se trompe fort : ils s'en aident, selon moi, plus pour la formalité et épouvantail, que pour confiance qu'ils y aient. Les archers empêchent d'entrer dans les palais les malhabiles qui n'ont nul moyen, non pas les bien armés qui peuvent faire quelque entreprise. Certes, des empereurs romains il est aisé de compter qu'il n'y en a pas eu tant qui aient échappé quelque danger par le secours de leurs archers, comme de ceux-là qui ont été tués par leurs gardes Ce ne sont pas les bandes de gens à cheval, ce ne sont pas les armes qui défendent le tyran ; mais, ce sont toujours quatre ou cinq qui maintiennent le tyran, quatre ou cinq qui lui tiennent le pays tout en servage. Toujours il s'est produit que cinq ou six ont eu l'oreille du tyran, et s'y sont approchés d'eux-mêmes, ou bien ont été appelés par lui, pour être les complices de ses plaisirs, maquereaux de ses voluptés, et communs au bien de ses pilleries Ces six dressent si bien leur chef, qu'il faut, pour la société, qu'il soit méchant non pas seulement de ses méchancetés, mais encore des leurs. Ces six ont six cents qui profitent sous eux, et font de leur six cents ce que les six font au tyran Ces six cents tiennent sous eux six mille, qu'ils ont élevés en état, auquels ils ont fait donner ou le gouvernement des provinces, ou le maniement des deniers, afin qu'ils tiennent la main à leur avarice et cruauté, et qu'ils l'exécutent quand il en sera temps, et fassent tant de mal d'ailleurs, qu'ils ne puissent durer que sous leur ombre, ni s'exempter, que par leur moyen, des lois et du châtiment. Grande est la suite qui vient après cela.

Et qui voudra s'amuser à dévider ce filet, verra que, non pas les six mille, mais les cent mille, les millions, par cette corde, se tiennent au tyran, s'aidant d'icelle ; comme, dans Homère, Jupiter qui se vante, s'il tire la chaîne, d'amener vers lui tous les dieux. . . . . .

En somme, l'on en vient là par les faveurs, par les gains ou regains dont l'on est redevable aux tyrans, qu'il se trouve quasi autant de gens auxquels la tyrannie semble être profitable, comme de ceux à qui la liberté serait agréable . . . . . .

Dès lors qu'un roi s'est déclaré tyran, tout le mauvais, toute la lie du royaume, je ne dis pas un tas de larronneaux et de chenapans, qui ne peuvent guère faire mal ni bien en une république, mais ceux qui sont doués d'une ardente ambition et d'une notable avarice, s'amassent autour de lui, et le soutiennent, pour avoir part au butin, et être, sous le grand tyran, tyranneaux eux-mêmes.

Ainsi le tyran asservit les sujets, les uns par le moyen des autres, et est gardé par ceux desquels, s'ils valaient quoi que ce soit, il se devrait garder ; mais comme on dit, pour fendre le bois il se fait des coins du bois même : voilà ses archers voilà ses gardes, voilà ses hallebardiers. Ce n'est pas qu'eux-mêmes ne souffrent quelquefois de lui : mais ces perdus, ces abandonnés de Dieu et des hommes sont contents d'endurer du mal, pour en faire, non pas à celui qui leur en fait, mais à ceux qui en endurent comme eux, et qui n'en peuvent mais. Et toutefois, voyant ces gens-là, qui flattent le tyran, pour faire leurs besognes de sa tyrannie et de la servitude du peuple, il me prend souvent ébahissement de leur méchanceté et quelquefois quelque pitié de leur grande sottise. Car, à dire vrai, qu'est-ce autre chose de s'approcher du tyran, sinon que de renoncer à un peu plus de leur liberté, et pour ainsi dire, serrer à deux mains et embrasser la servitude ? Qu'ils mettent un petit peu à part leur ambition, qu'ils se déchargent un peu de leur avarice, et puis, qu'ils se regardent eux-mêmes, qu'ils se reconnaissent; et ils verront clairement que les villageois, les paysans lesquels, tant qu'ils peuvent, ils foulent aux pieds, et en font pis que des forçats ou esclaves ; ils verront, dis je, que ceux-là, ainsi malmenés, sont toutefois, au prix d'eux, fortunés et aucunement libres Le laboureur et l'artisan, pour tant qu'ils soient asservis, en sont quittes en faisant ce qu'on dit : mais le tyran voit les autres qui sont près de lui, coquinants et mendiants en sa faveur ; il ne faut pas seulement qu'ils fassent ce qu'il dit, mais

qu'ils pensent ce qu'il veut, et souvent, pour lui satisfaire, qu'ils préviennent encore ses pensées. Ce n'est pas tout pour eux de lui obéir, il faut encore lui complaire ; il faut qu'ils se rompent, qu'ils se tourmentent, qu'ils se tuent à travailler à ses affaires, et puis, qu'ils se plaisent de son plaisir qu'ils laissent leur goût pour le sien, qu'ils forcent leur complexion qu'ils dépouillent leur naturel ; ils faut qu'ils prennent garde à ses paroles, à sa voix, à ses signes, à ses yeux ; qu'ils n'aient ni yeux ni pieds, ni mains, que tout ne soit au guet, pour épier ses volontés, et pour découvrir ses pensées. Cela, est-ce vivre heureusement ? cela s'appelle-t-il vivre ? est-il au monde rien de si insupportable que cela, je ne dis pas pour un homme bien né, mais simplement pour quelqu'un qui ait le sens commun, ou, sans plus, la face d'un homme ? Quelle condition est plus misérable que de vivre ainsi, qu'on n'ait rien à soi, tenant d'autrui son aises, sa liberté, son corps et sa vie ?

Etienne de la Boëtie.

Le bi-centenaire de Locke

C'est le 27 octobre dernier qu'a été célébré par quelques sociétés littéraires le bi-centenaire de Locke, le célèbre auteur de l'*Essai sur l'entendement humain* et il n'est pas trop tard pour en parler.

C'est surtout dans le second de ses deux traités sur le gouvernement que Locke se montra un précurseur et souleva des problèmes dont la solution reste encore à trouver.

On sait à quel point de vue Locke se plaçait. Etant donné l'absence d'un gouvernement civil, d'hommes ayant le pouvoir, ou l'usurpant, de formuler des lois et de les faire appliquer, l'humanité en serait à l'*état de nature*, autrement dit un état d'égalité et d'indépendance où tous les hommes « se trouveraient dans une condition de liberté parfaite pour ordonner leurs actions et disposer de leurs possessions comme il leur conviendrait, dans les limites de la loi naturelle, sans demander la permission où dépendre de la volonté d'un autre homme » « Cependant, se hâte d'ajouter Locke, bien que ce soit là un état de liberté, ce n'est pas un état de licence... L'Etat de nature a une loi qui la régit et oblige chacun à s'y conformer : c'est la raison qui enseigne à l'humanité toute entière que tous étant égaux ou indépendants, personne ne

doit nuire à autrui, dans sa vie, dans sa santé, dans sa liberté, ou dans ses possessions. » En opposition à l'état de nature se dresse l'*état de guerre* « état d'inimitié et de destruction » un état de choses que les hommes édifient d'eux-mêmes et qu'ils imposent aux autres par la force lorsqu'ils méprisent les liens de la loi de la commune raison et de la commune équité, contre laquelle force il ne peut guère être fait appel qu'à la force. » Pour se préserver de l'« état de guerre », conserver les avantages de l'« état de nature » et remédier à ses inconvénients, Locke préconisait la formation de « sociétés civiles. »

Ces sociétés civiles connaissent la propriété individuelle, à laquelle Locke attachait une grande importance bien qu'il reconnut que « la raison et la révélation nous enseignent que la terre et tout ce qu'elle contient appartient à l'humanité en commun. »

Mais cette propriété c'est « la quantité de terre qu'un homme peut cultiver, ensemencer, améliorer, et des produits de laquelle il peut user... sans qu'aucun préjudice puisse être causé à autrui », « à condition qu'il y en eut suffisamment et d'aussi bonne qualité laissée pour autrui. » D'après Locke, si cette règle de la propriété était observée « — autant de terrain à chaque homme qu'il peut exploiter par lui-même » ; et attendu qu'il y a assez de sol cultivable sur notre globe pour subvenir à une population double en nombre, — tout le monde pourrait posséder sans empiéter sur les droits égaux de tous à la possession de la terre.

Le chapitre sur la *Propriété* du second des Essais en question est une source où ont puisé nombre des théoriciens modernes de la Propriété.

E. ARMAND.

Paroles de bon sens.

« Il est des vérités ignorées et inconcevables. Je suis la mathématique, la géométrie, l'astronomie et je ne sais pas ce que c'est que l'espace. Je suis l'arithmétique et je ne sais pas ce que c'est que le temps. Je suis la géologie, la minéralogie, la physique, la chimie et je ne sais pas ce que c'est que la matière. Je suis la mécanique et je ne sais pas ce que c'est que le mouvement. Je suis la dynamique et je ne sais pas ce que c'est que la force. Je suis la biologie et je ne sais pas ce que c'est que la vie. Je suis la psychologie et je ne sais pas ce que c'est que l'âme.

LA REVUE PHILOSOPHIQUE DES CROYANCES.

Michel Ange

Michel Ange fut l'un des héros de mon adolescence. Son œuvre, telle que me l'avait révélée les copies et les reproductions sur lesquelles j'avais médité, et mainte lecture, son œuvre affecta puissamment mon attitude à l'égard de la vie.

Je m'aperçois maintenant de quelle façon elle m'avait affecté plus que je ne le pensais et usurpé la première place alors qu'elle aurait dû être à l'arrière plan. Mûrissant en âge, préoccupé d'une œuvre à accomplir, j'en vins à suspecter gravement et fortement cette influence, — à me méfier de l'attitude d'esprit qu'elle me donnait.

J'avais l'impression toujours plus vive qu'il faudrait m'en débarrasser quelque jour. Mon changement de sentiment à l'égard de Michel Ange me déplaisait ; jamais je ne consentis à l'avouer. Je ne cessais même d'en vouloir à Ruskin à cause de ses idées sur ce merveilleux génie et je défendais le Maître chaque fois que je tombais parmi des gens qui se sentaient justifiés par la foi en Ruskin. Ce fut Michel Ange et non Luther qui m'apparut comme le plus grand protestant de l'histoire ; non pas parce qu'il protesta contre la vente des indulgences ou la fausse doctrine des œuvres et de la foi, mais bien parce qu'il s'éleva puissamment contre la nature et l'ordre de choses tout entier au sein duquel l'homme avait pris naissance ; — contre les faiblesses, les guerres et les gaspillages de l'histoire. Un protestant qui pouvait, en vérité, appeler en jugement le trône de l'univers, de par sa raillerie de la vie humaine ! Cependant, comme je viens de l'expliquer, au fur et à mesure des années, ma foi et mes sentiments persistaient à se révolter contre Michel Ange, à se défier de plus en plus de son influence.

J'ai vu son œuvre à Rome, à Naples, j'en ai vu des fragments ailleurs, mais c'est seulement à Florence qu'on peut le connaître tel qu'il est. C'est bien plus dans la chapelle des Médicis qu'à la chapelle Sixtine qu'il a épandu son âme. Je me suis efforcé de suivre son développement pas à pas et c'est ce qui peut se faire à Florence en l'étudiant au Musée Angelo, académie où se trouvent son David et des copies de ses autres œuvres, aux Galeries et à la Chapelle des Médicis.

C'est dans cette dernière que le message de Michel Ange atteint toute son intensité. J'attendais de m'y rendre, en proie à la fois à la crainte et à l'espérance. Je ne m'étais encore que vaguement expliqué à moi-même

le sens du faux dans l'œuvre de Michel Ange. Le jour vint enfin et me voici aux tombeaux des Médicis, où sont réunis la Nuit, le Jour, le Crépuscule et l'Aurore. Il faut être vigoureux de corps, d'esprit et de foi pour subir l'assaut d'un génie et d'une philosophie tels, en plein apogée, et sortir sans en avoir été ébranlé. Il me semblait traverser le déluge ; ce fut un jour de jugement, après lequel mon âme et mon corps exigèrent de longs jours de repos - un jour de jugement, dis-je, non seulement en ce qui concerne Michel Ange, à mon faible point de vue, mais encore une violente journée de jugement pour moi même.

Je compris la cause de mon trouble, ce Jour, cette Nuit, ce Crépuscule cette Aurore ne sont plus seulement des œuvres d'art à étudier ; il ne suffit pas de les considérer comme l'effort fait par le plus grandiose des génies pour arracher au marbre tout ce qui lui était possible d'obtenir. Ces sculptures, en effet, expriment une philosophie de la vie que maints volumes seraient impuissants à raconter, jamais pinceau ni ciseau n'ont produit si vivante et si puissante expression de la pensée humaine. C'est l'unique fois où le marbre et la pierre ont été employés pour parler si majestueusement et si irrésistiblement, Michel Ange, Jupiter humain, siège pour juger le monde.

Quel message Michel Ange apporte-t-il à la vie humaine, cette vie toute de souffrances et de luttes ?

Voici, je crois, la réponse qui sera finalement donnée : Michel Ange est l'un des cinq ou six grands esprits de tous les temps, la seule âme qui ait choisi l'art pour s'exposer elle-même, un Hercule auprès duquel ses frères ne paraissent que des pygmées, un génie qui ne s'est livré si entièrement que pour proclamer son majestueux mépris du monde. Ni à la lutte, ni à la douleur — pas plus à la timide faiblesse qu'à l'effort vainement tenté — son œuvre n'apporte une lueur, une parole d'espérance. Rien qui fasse rayonner les vies — martyres ou vibrer les idéalistes enflammés.

Même le grand David de sa jeunesse semble quelqu'un qui va accomplir sa tâche sans une étincelle, sans un éclair de l'âme ; il y va parce qu'il suit son destin. Ses Christs ne montrent que soumission. Son Moïse a la sévérité des dieux païens sans en avoir la joie naturelle.

Alors tandis que saisi par la réalité de ces constatations, je demeurai parmi les tombeaux de Médicis, m'apparut le long pélerinage de l'humanité du passé et de celle de l'avenir, le pélerinage accompli dans le labeur et la souffrance vers la perfection, du début de l'histoire à sa

glorification. Et là, au-dessus de ce pèlerinage, j'aperçus le Maître, ricanant de la faiblesse et de la méchanceté des hommes ; se concentrant en lui même avec un égoïsme colossal et lamentable ; méprisant le monde et déversant toute la magnificence de sa puissance dans un art qui n'est que l'expression d'une incomparable majesté de désespoir.

Ce fut pour moi une journée de révolution et de rédemption. Je compris combien peu, après tout, la protestation sans autre est capable d'accomplir, combien la critique toute seule est vaine.

La passion et la compassion convaincues, la foi tendre et l'espérance abondante, l'équilibre et la force de la paix que surpasse toute intelligence, l'amour qui découvre la beauté et le trésor enseveli au cœur même de tout ce qui est faux et injuste — voilà uniquement ce qui édifiera la société libre et désirable de l'avenir.

Ainsi, je quittai les tombeaux des Médicis ayant vécu mille ans en un jour.

Guidé par cette nouvelle lueur je découvris également la solution vraisemblable de l'inimitié que régna entre lui et Raphaël.

Michel Ange et Raphaël étaient des réformateurs. Michel Ange, en particulier, fut un philosophe très proche de Schopenhauer bien qu'infiniment plus grand. Il se servit de son art, avec la plus grande insouciance, comme un moyen de répandre son âme ; exactement comme Wagner et Millet se servirent de leur art après lui. En dernière analyse, malgré toute l'apparence du contraire, je soupçonne que Michel Ange se désintéressait de son art, en tant qu'art. Or, Raphaël croyait en la vie humaine ; il manifesta aussi intensément en sa faveur que Michel Ange protesta contre elle. L'âme de Raphaël semblait enivrée de la divinité de l'amour, — du mystère de la beauté. C'est la vie humaine et sa gloire qu'il peint dans ses madones, — révélation d'autant plus divine s'il est vrai, comme je le crois, que ses célèbres Madones soient les portraits de celle qui fut le trésor de son cœur et de son existence.

Il paraît que la vie de Michel Ange fut saturée de cette paix qui, assez étrangement, naît d'une foi déçue et attristée.

Je sais que cette foi existe — une foi qui jaillit de façon ou d'autre des racines de la plus profonde desespérance et aboutit à une expectative sereine.

Est-ce la religion de la tristesse ou la tristesse de la religion ? N'importe, puisque l'esprit est mortifié. Je ne puis cependant échapper à cette pensée que toute grande religion est une contagion spirituelle, une passion embrasée, un vibrant espoir.

Désespérer du bien est le comble de l'irréligion ; c'est une révélation de l'égoïsme qui se cachait au fond de l'effort tenté pour faire triompher le bien. Ce n'est pas, comme l'a dit un jour Disraëli que les hommes désespèrent parce que ce sont des insensés. L'analyse que Mazzini donne du découragement : « un égotisme désenchanté » n'explique pas tout complètement. Le désespoir que puisse éprouver une grande âme, c'est qu'elle ait inconsciemment tenté de violenter le bien au lieu de coopérer avec lui, — l'âme qui s'efforça de prendre le royaume des cieux par la violence de l'indignation morale. Il y a une différence infinie entre travailler *pour* les hommes et travailler *avec* les hommes.

Michel Ange s'était tracé un magnifique idéal de son art ; un idéal qui nous tente parfois à lui emprunter de son mépris pour ces niaiseries que que nous appelons encore art. En même temps, ce qui vaut infiniment mieux, il traduisit l'idéalisme spirituel en un langage d'inspiration artistique. « Il n'est rien, affirme-t-il, qui rende l'âme si pure qu'un effort pour créer quelque chose de parfait ; car Dieu est la perfection et quiconque lutte dans ce but, lutte pour atteindre quelque chose de semblable à Dieu. La peinture véritable n'est qu'une image de la perfection de Dieu, une ombre du crayon avec lequel il dessine une mélodie, un effet en vue de l'harmonie. » Malgré cela son art tout entier ne laisse apercevoir un seul signe d'espérance indiquant que son idéal soit possible de réalisation. Son idéal de la perfection devait donc terriblement pêcher par un côté ? Sûrement, si ses œuvres le révèlent, ces œuvres d'une force dédaigneuse et gigantesque Et cette force, toute pénétrante et écrasante qu'elle soit, ne nous délivrera jamais de notre crainte et de nos échecs. A la vérité, la force de Michel Ange n'est plus une force du tout, mais une faiblesse, une faiblesse impuissante, fatale. Michel Ange méprisa la faiblesse du monde au lieu de l'en débarrasser. Aussi, la faiblesse du monde fut plus puissante que sa force et la force du grand scupteur plus faible que la faiblesse de la vie la plus veule.

La religion, — pour être réelle, — est synonyme d'espérance. C'est l'espoir confiant dont abondait la foi des chrétiens primitifs qui la rendit conquérante. Or, nous ne sommes fertilement unis à la vie collective — vraiment religieux par conséquent — que si notre existence est remplie de travail, de ce travail que déversent à flots les sources intérieures de l'espoir pour l'homme et pour le monde.

Georges D. Herron.

(*Traduit par* E. ARMAND.)

Le problème humain

et

la solution libertaire [1]

Il n'y a pas de question plus difficile à résoudre que le problème humain parce qu'il n'est pas d'être plus complexe que l'homme, doué d'intelligence, tantôt esclave tantôt maître de ses impulsions, parfois dominé par la raison et parfois par ses sentiments, tout à la fois et selon les circonstances, bon et méchant, sublime et lâche, suprêmement dévoué et implacablement égoïste, « ange et bête » en un mot. Le problème humain n'est pas seulement une question d'ordre économique, de boire et de manger, il est à la fois d'ordre physiologique, d'ordre intellectuel, d'ordre économique, etc., — extérieur ou social et intérieur ou moral.

Le problème humain peut, à notre avis, se résoudre de deux façons, selon deux méthodes, suivant deux théories dont l'application pratique subit des nuances. La première solution c'est la *solution autoritaire*, la seconde c'est la *solution libertaire*. La solution autoritaire est basée sur la **violence** et sur le **mensonge** puisqu'elle se propose de soumettre tous les individus à une formule, à une règle donnée, économique, morale, intellectuelle, spirituelle, sociale, etc., sans leur permettre d'exprimer leur choix — donc par violence — et sans tenir compte des différences de mentalité, de tempérament ou de conception de la vie — ce qui constitue le mensonge par excellence.

La solution autoritaire est la réponse que les classes dirigeantes ont donné jusqu'ici au problème humain, grâce à l'Etat et à l'Eglise, appuyés sur la force brutale des armes. Par l'enseignement, par les dogmes, par les morales de convention, par les préjugés de toute espèce, les superstitions religieuses ou patriotiques, par le régime capitaliste et ses conséquences : esclavage, servage, prolétariat, par les guerres, les répressions sanglantes, sous mille autres formes, trop longues pour être rappelées, les dirigeants (la classe au pouvoir) ou bien ont contraint la grande masse des hommes à se plier à une règlementation favorisant leur maintien au pouvoir ou bien ont entravé de toutes leurs forces le développement de la pensée ou de l'initiative individuelle.

(1) Résumé d'une causerie-discussion dont les principaux points ne sont qu'esquissés.

L'autorité, comme solution imposée, est indépendante de la forme du gouvernement « politique » ; qui dit « gouvernement », « état », « pouvoirs publics », sous entend : violence, contrainte, compromissions. On peut résoudre par la force les problèmes sociaux, au nom de principes affirmés très avancés, très élevés, prétendus très purs, assurer à chacun la subsistance matérielle par une soumission de gré ou de force à une conception économique donnée ; on aura fait des esclaves. Il en est de même au point de vue moral, intellectuel, etc.

Les résultats de ce système ont été déplorables. Très peu d'hommes et de femmes pensent réellement par eux-mêmes et presque tous vivent sous l'empire d'une contrainte mutuelle. La grande masse des habitants de ce monde et spécialement ceux des pays dits civilisés vivent dans une misère plus ou moins profonde, sont mal nourris, mal vêtus, enrichissant par un travail assidu, écrasant, surmenage le plus souvent monotone, une minorité de détenteurs d'instruments de production (machines, terres etc.) ou de valeurs d'échange (argent, etc.), d'intermédiaires et de parasites.

Même considérée à la lueur des idées courantes, la violence (forme visible de l'autorité) apparaît, pour ceux qui réfléchissent, comme une conception digne des temps barbares, le symbole par excellence de l'oppression et du despotisme.

La solution *libertaire* diffère du tout au tout de la solution *autoritaire* en ce qu'elle ne saurait imposer de formule définitive ni de voie unique au développement de l'être humain pris individuellement ou collectivement. Une société autoritaire peut ignorer le régime autocratique, les lettres de cachet, etc , fonder son fonctionnement législatif, administratif, éducatif sur les décisions de la majorité des citoyens, faire élire les juges par le peuple, etc., elle n'en est pas moins *autoritaire* puisqu'une minorité — la plus capable peut-être — pourrait être *contrainte* à obéir à des lois ou des décisions que sa conscience ou ses conceptions de la vie réprouveraient. On peut définir une *société libertaire* comme une société où les hommes pourraient se grouper par affinités et, par le jeu de la libre-entente, choisir le régime économique, l'enseignement philosophique ou la règle morale qui concorderait le mieux avec les tempéraments, les mentalités ou les conceptions de la vie particulières à chaque groupe, ou encore comme un milieu où les hommes pensant par eux-mêmes, l'expérimentation sociale, morale, philosophique serait rendue

possible, où par suite on ne connaîtrait ni « exploitation de l'homme par l'homme », ni « autorité de l'homme sur l'homme. »

C'est ainsi qu'au point de vue philosophique, comme dans la recherche de l'inconnaissable la solution libertaire ne préconise pas, ne peut préconiser une formule unique. A chacun de choisir soi-même la conception philosophique qui s'accorde le mieux avec ses aspirations ou son tempérament. Un « libertaire » n est donc pas plus anti-idéaliste ou anti-spiritualiste, anti-scientifique qu'il n'est anti-matérialiste, anti-moniste ou anti-sentimental, par exemple. Une conception individuelle de l'immortalité de l'âme n'est pas plus anti-libertaire qu'une négation radicale de toute vie future. Un libertaire n'est adversaire conscient que de toute conception ne reposant pas sur le libre choix individuel et dont l'origine est un enseignement imposé par l'Etat ou l'Eglise, ou une autorité quelconque. Il est, en un mot, *anti-clérical* et *libre-penseur* par excellence.

Au point de vue économique, il en est de même.

Là encore intervient la question des caractères, des tempéraments Si on peut souhaiter que tout le monde soit appelé un jour à vivre pratiquement l'idéal communiste-libertaire, qui est le mien, il ne s'ensuit pas que tous les hommes soient actuellement ou prochainement préparés à y trouver leur félicité ou l'accomplissement de leurs désirs. D'ailleurs si certains libertaires se déclarent pour la mise en commun de toutes choses et de tous objets, d'autres restent partisans de la propriété individuelle, qu'ils limitent à la capacité de l'effort personnel.

Rien ne prouve qu'en l'état actuel des mentalités, tel ou tel régime comme le coopératisme, le collectivisme, ou même le communisme autoritaire, ne réponde pas davantage au stade d'évolution de la plupart des êtres humains. Une société organisée librement comprendrait une foule de groupes ayant toute latitude de déterminer leur vie économique particulière, pourvu que celle-ci n'offre pas de danger pour l'autonomie des autres.

Tout ce que le libertaire peut demander ou exiger des sociétés actuelles ou de celles à venir, c'est qu'elles lui laissent la possibilité de faire l'essai loyal de ses conceptions économiques ou morales à son heure et avec les camarades de son choix, qu'elles lui permettent, en un mot, de vivre librement son idéal. Aux autres de déterminer leur voie d'après les résultats de leur propre expérience.

La solution libertaire n'admet pas de morale d'Etat ou collective. Une société libertaire ne saurait connaître, socialement, d'autre immoralité que l'oppression ou la contrainte et le mensonge. Individuellement, tout penchant, toute habitude, toute passion deviennent nuisibles, donc immoraux, dès qu'ils empêchent l'homme de se développer normalement (intellectuellement et physiquement), d'être utile à ses semblables.

Un groupement libertaire ne connaît point d'autre morale que la morale individuelle et rejette toute idée d'une morale différente selon les sexes ou les conditions sociales.

Ainsi, concernant la question sexuelle le libertaire conscient, tenant compte des tempéraments, des conceptions individuelles de l'amour, s'élèvera contre tout préjugé, enseignement, doctrine ou loi ayant en vue d'imposer une forme quelconque de morale sexuelle (1). Liberté, là comme ailleurs, et dans les mêmes limites.

Actuellement, tout « libertaire » s'efforcera de vivre le plus possible en dehors des conventions morales établies, démontrant que le mépris qu'il ressent à leur égard ne saurait, dans la pratique, amoindrir son activité, son utilité, son amour pour autrui.

La solution libertaire ne repousse pas l'idée de contrat ni la possibilité d'une organisation, à condition que ce contrat pût être consenti en pleine liberté et résiliable en tout temps, dès qu'il opprime l'un des contractants — et que cette organisation n'émane pas d'un pouvoir central, mais soit débattue au sein du groupe qui l'adopte librement consentie par tous et modifiable à tout moment.

Logiquement, la solution libertaire ne s'impose pas, ne s'établit pas par la violence, néfaste et suprême recours de l'autorité ; elle s'expose, elle se propose, elle se *vit*. Son application n'est donc pas inévitablement liée au succès d'un coup de force accompli par des bandes enregimentées, conduites par des chefs avoués ou non, — séduites par l'appât grossier d'améliorations purement matérielles, — fanatisées par l'annonce de la

---

(1) Il importe de ne pas confondre « liberté sexuelle » et « amour libre » avec « oppression », « pornographie » et « déréglements ». La « liberté sexuelle », « l'amour libre » ne sont actuellement applicables et praticables qu'entre êtres conscients, sachant ce qu'ils font, économiquement indépendants, ou bien dans des groupements dont l'organisation garantit ses membres s'armant des précautions nécessaires contre toutes les conséquences nuisibles.

bonne nouvelle du Milieu-Providence, où, par suite de la seule transformation des conditions économiques, toute l'humanité serait heureuse.

Si la violence organisée a fait jusqu'ici que les hommes subissent l'autorité d'autrui, le nombre grandissant des mentalités libertaires, l'éducation des individus, la révolte consciente (c'est-à-dire sans haine, brutalité ou effusion de sang inutile) contre tout ce qui tend à perpétuer ce régime autoritaire et exploitateur, la propagande par l'exemple, les actes d'initiative collectifs en matière économique finiront par détruire l'édifice social érigé par l'autorité.

Est-ce à dire que tous les actes de légitime défense individuelle, toutes les explosions d'indignation personnelles ou collectives soient condamnables ou inutiles ? Qui ne les comprendrait, qui ne les excuserait, qui qui ne les appuierait même en face de certains actes d'arbitraire, en présence de certaines cruautés iniques ou de certaines injustices flagrantes ?

L'avènement de la société libertaire semble dépendre exclusivement de la formation d'individualités conscientes, réellement décidées à vivre librement sans autres limites que la liberté de vivre d'autrui, — substituant au déterminisme aveugle des majorités, l'exemple expérimental de l'effort individuel, à l'association forcée le groupement par affinités, par sympathie, — car l'homme ne vit pas de pain seulement. Individualités montrant déjà dans la société actuelle ce que peuvent accomplir le travail libre et l'entente en commun, par la formation de groupes d'éducation et de solidarité fraternels, de coopératives de production et de consommation de tous genres, de *Milieux Libres* de toutes sortes, de sociétés ignorant le « tien » et le « mien » d'autant plus assurés de la réussite qu'ils se composeront d'éléments décidés et préparés (1).

L'action libertaire est donc une œuvre de pionniers. Un libertaire ne se compromettra pas plus dans les intrigues de la politique qu'il ne s'opposera aux réformes immédiates. Sans s'inquiéter d'où ils émanent, sans engager sa liberté d'action ultérieure, il appuiera tout mouvement d'opinion, toute initiative destinée à éveiller le sentiment de conscience personnelle, à favoriser le développement individuel, à hâter l'évolution collective.

---

(1) Beaucoup de *socialistes catastrophiques antiparlementaires* ou *de révolutionnaires simplistes* s'intitulent volontiers *libertaires* ou « anarchistes ». Un peu de réflexion suffira à éviter toute confusion.

Un libertaire conscient ne s'attend pas à voir s'établir du jour au lendemain une société telle qu'il la souhaiterait, puisqu'il sait que son avènement dépend de la libération des mentalités humaines. Il n'attend rien ni des bouleversements catastrophiques ni de l'excitation passagère et irréfléchie des masses, pas plus que des appels aux instincts inférieurs de l'homme.

En résumé, l'idéal libertaire ne saurait être celui d'une société uniformément réglée sur un modèle préconçu de régime moral, économique, ou intellectuel, ignorants que sont les libertaires des bases et des conditions de la vie des groupements à venir. La Société Future leur apparait comme un monde dont tous les habitants se développeraient intégralement selon les aspirations de leur être, sans que nul imposât à autrui ses propres conceptions économiques, morales, intellectuelles, — un milieu où l'expérience personnelle et l'observation collective serviraient de seul procédé éducatif et de base unique à la *libre entente* mutuelle, — une humanité où les hommes « s'aimeraient les uns les autres »

Aussi, nous qui désirons voir s'établir le plus rapidement possible et de tous côtés des milieux communistes, puisque l'abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme nous paraît être le corollaire logique de la cessation de la domination de l'homme sur l'homme, — aussi, dis-je, ne songeons-nous pas à formuler une doctrine libertaire ou anarchiste, à établir un dogme, à proclamer une vérité ; nous nous préoccupons beaucoup plus de susciter des êtres conscients, respectueux de la liberté de penser et d agir de ceux qui les laissent penser et agir librement ; tolérants parce qu'indomptablement résolus à ne point céder un pouce de leur liberté et du résultat de leurs efforts.

E. Armand.

L'art de l'art, la gloire de l'expression et la splendeur de la lumière des lettres, c'est la simplicité. Rien n'égale la simplicité — rien ne peut compenser l'excès ou le manque de caractère défini. Poursuivre la poussée de l'impulsion, percer les profondeurs intellectuelles et donner à tous les sujets leurs articulations, sont des forces ni communes ni très rares. Mais parler en littérature avec la régularité et l'inconscience des animaux, avec l'impeccabilité de sentiments des arbres de la forêt ou de l'herbe qui croît au bord de la route, c'est le triomphe achevé de l'art. ...Si vous avez jamais aperçu quelqu'un qui ait réussi dans ce genre, celui-là est un des maîtres des artistes de toutes les nations et de tous les temps..... Le grand poète possède bien moins un style à part, il est beaucoup plus le canal de pensées et de choses point exagérées ni rapetissées..... Voici le serment qu'il fait à son art, ...Je ne serai pas un intrigant. Je ne permettrai pas à une élégance, à un effet, à une originalité quelconque de se placer, tel un rideau, entre moi et le reste des hommes. Je n'aurai rien de suspendu dans le chemin, même pas le voile le plus luxueux. Ce que je raconterai, je le raconterai précisément tel que c'est..... Ce que j'expérimenterai ou ce que je dépeindrai, cela se dégagera de mon œuvre, sans le moindre artifice de ma part. Vous serez à mes côtés, vous regarderez dans le miroir avec moi.

Walt Whitman.

Essai sur

l'essence des idées de Tolstoï [1]

La courte durée de ma communication rend ma tâche très difficile, d'autant plus que je dois exposer des idées qui n'ont jamais été systématisées complètement, idées dont l'auteur lui-même se déclare hostile à tout système.

Le but de mon modeste essai est de saisir l'essence même de la doctrine et de vous la transmettre en quelques mots.

Tolstoï est un travailleur infatigable. Son but est la vérité. Dans sa réponse à l'arrêt d'excommunication du Saint-Synode il fait une déclaration remarquable. Il cite les paroles de Coleridge : « Celui qui commence par aimer le Christianisme plus que la vérité aimera bientôt son église ou sa secte plus que le Christianisme et finira par n'aimer que soi-même. » Tolstoï ajoute à cette citation les paroles suivantes : « J'ai exécuté une marche inverse : J'ai commencé par aimer ma religion orthodoxe plus que moi-même, ensuite, j'ai aimé le Christianisme plus que mon église ; maintenant c'est la vérité que j'aime plus que tout autre chose. »

La même idée du mouvement continuel, du travail incessant se trouve exprimée dans une lettre que j'ai reçue de lui.

En prenant la décision de parler au Congrès, je lui ai écrit en demandant une sorte d'autorisation.

En réponse, j'ai reçu quelques lignes qui n'ont fait qu'appuyer mon désir.

« Je pense, — m'écrit Tolstoï —, que vous exposerez bien les convictions que j'avais dans le temps de mes écrits. Je dis « dans le temps » parce que, par rapport à cela, il se produit en moi un travail continuel, particulièrement fort à présent, qui ne modifie pas, mais qui éclaircit, approfondit et fortifie la base de ma conviction antérieure. C'est « in Werden » et par conséquent ne peut pas être exposé. »

J'ai dû citer ces paroles pour mieux préciser le caractère de mon exposé.

Mon résumé correspond au temps de la plus grande activité de la

---

(1) Essai dont la communication a été faite au Congrès International de Philosophie à Genève (septembre 1904).

propagande de Tolstoï, c'est-à-dire aux années 1880-90, au temps de ses grands écrits :

« L'Evangile », « Ma Religion », « Que devons-nous faire ? » « De la Vie », « Le Royaume de Dieu est en vous » etc. Et particulièrement, je parle du livre « De la Vie » du reste le moins connu.

Le principe fondamental, central de la philosophie de Tolstoï c'est la vie dans toute son intégrité et dans tous ses détails les plus minutieux. La vie se manifeste de deux manières principales : la vie du Tout et la vie du Moi. Le rapport entre ces deux vies c'est le monde des événements où nous vivons, dont nous sommes impuissants à nous représenter l'immensité et duquel nous sommes également dans l'impuissance de nous isoler ou de sortir.

Tolstoï ne s'occupe pas beaucoup de la vie intégrale du monde entier, de la vie de Tout qu'il considère comme un phénomène extérieur soit disant indépendant de lui, il le laisse à la marche de la nature, à Dieu, au Tout et limite son appareil analytique à l'étude de soi-même, de son Moi et de sa vie intérieure, intime, subjective.

Voici les définitions que Tolstoï donne de la vie :

Au point de vue religieux, la vie est l'accomplissement de la volonté de Dieu. Dieu, c'est le Tout dont nous nous sentons une parcelle infiniment petite. Rappelons-nous la définition de Dieu de Spinoza, pour qui Dieu est une substance douée d'une infinité d'attributs.

Tolstoï accepte partiellement cette définition, en ajoutant que nous connaissons deux de ces attributs par leur manifestation dans le monde où nous vivons. Ces deux attributs sont : la Raison et l'Amour.

La philosophie de Tolstoï ayant un caractère religieux, ses conceptions philosophiques dérivent de la base religieuse, de l'idée de Dieu

Dieu est la Raison et l'Amour. La vie est l'accomplissement de la volonté de Dieu, donc la Vie est l'accomplissement des lois de la Raison et de l'Amour.

Au point de vue moral, la vie est l'aspiration vers le bien.

Cette vie n'est pas stable, elle se meut, elle se développe, elle évolue.

Raisonnant dans les catégories indispensables de notre spéculation, soit dans l'espace et dans la durée, la manifestation de la vie se présente à nous comme une évolution, dont nous pouvons observer quelques étapes.

Paul Birukoff.

(*A suivre.*)

La notion du temps et les questions sociales

Nous comprendrions bien mieux les questions sociales, si nous pouvions nous rendre compte du temps qui est nécessaire pour modifier les idées et transformer les sociétés.

Combien de discussions oiseuses seraient évitées si nous avions la connaissance de l'antiquité de notre espèce et de la prodigieuse durée des époques qui se sont succédé depuis les premiers âges de l'humanité. L'imagination, toujours trop rapide, devance les temps. Nous voulons, en vrais étourdis, réaliser notre idéal au plus vite, sans songer à consulter l'expérience de ceux qui nous ont précédés.

C'est l'avenir qui nous intéresse par dessus tout ; mais en nous occupant de la modification de nos sociétés, ne devons-nous pas, tout d'abord, chercher à agrandir nos conceptions en nous faisant une idée juste de la mesure des temps écoulés ? Nous pourrions mieux, alors, concevoir le nombre des années nécessaires à la réalisation de nos doctrines socialistes.

La mentalité des foules, les progrès de toutes sortes semblent souvent être en recul ou n'avancer qu'avec une extrême lenteur. Le socialiste conscient doute parfois de la valeur d'un idéal qui tarde tant à se réaliser. S'il désespère, qu'il se rassure : en acquérant la véritable notion du temps, toutes ses inquiétudes se dissiperont.

Nous savons tous que nos ancêtres préhistoriques ont laissé des traces qui nous racontent une partie de l'histoire de leur vie. Par elles nous pouvons connaître leurs usages et nous former une idée des premiers rapports sociaux. Ces Adams, ces Eves sortaient à peine de l'animalité. Ils vivaient misérables, leurs jours étaient constamment menacés. En proie à la cruauté des bêtes féroces, ils étaient cruels comme elles. Les notions de bonté et de vérité leur étaient inconnues.

Les hommes de nos jours ressemblent encore étonnamment à leurs grands parents des âges de la pierre. Nous constatons cependant un progrès certain puisque quelques-uns d'entre eux possèdent la faculté de penser et oublient même parfois leurs profits matériels pour songer à leurs descendants qu'ils ne connaîtront pas.

Les objets à l'usage des peuplades primitives ont été trouvés enfouis dans les couches géologiques dont l'âge a pu être déterminé très ap-

proximativement. Les savants s'accordent pour faire remonter à *mille siècles* en arrière la présence d'une race humaine sur notre planète. La durée de ce temps paraît fabuleuse, cependant il est probable que l'espèce humaine est plus ancienne encore. Nous éprouvons un effarement bien naturel au regard de cette étape formidable. Notre surprise est causée par la façon toute personnelle dont nous considérons les questions relatives à la marche des sociétés Notre vie est courte et c'est à cette petite mesure que nous comparons le développement de l'humanité toute entière.

Le moucheron qui naît le matin, pour mourir le soir, déraisonnerait avec autant de stupidité que nous-mêmes, s'il comparaît sa propre durée à celle d'un jeune enfant *trois mille* fois plus âgé que lui. Ne serions-nous donc pas plus intelligents que les insectes ?

Pour que ces explications soient mieux comprises, imaginons un exemple bien simple : comparons le temps à une mesure d'usage courant ; à une longueur de la valeur d'un mètre, supposons que cette dimension représente la durée de l'humanité depuis son apparition jusqu'à notre époque. Un siècle aurait alors un millimètre de longueur ; l'ère chrétienne, toute entière, atteindrait à peine le deuxième centimètre et l'âge des plus anciens documents historiques n'irait pas au delà, très probablement du décimètre. Les quatre-vingt-dix autres centimètres représenteraient les âges primitifs de notre espèce.

L'entendement humain a eu besoin de *mille siècles* pour se développer au point de pouvoir concevoir les lois naturelles formulées par les Kepler et les Newton Ne nous étonnons donc pas de voir l'idée communiste ne pas compter un nombre plus grand d'adeptes. Cette idée là est nouvelle, elle n'a probablement pas plus de trois mille ans d'existence. Ses partisans subirent de ceux qui avaient intérêt à la faire disparaître, tant de persécutions qu'elle eut bien de la peine à se faire jour. Actuellement le communisme est toujours aussi vivement combattu ; on ne crucifie plus, mais on emprisonne et on affame. Ces persécutions, lentes à disparaître, se modifient, s'exercent d'une façon moins cruelle que jadis : c'est le signe certain d'un avenir meilleur.

La géologie nous a fourni les indications qui nous ont permi de déterminer l'âge de notre espèce ; sur le passé nous sommes fixés ; nos connaissances sont basées sur des faits incontestés. Il n'en est point de même si nous considérons l'avenir ; nous en sommes réduits alors aux conjectures, qui sont, hâtons-nous de le dire, des plus rassurantes.

Pouvons-nous croire que la terre qui nous emporte a encore une

longue existence en perspective ? Le soleil dont dépend toute vie terrestre nous éclairera-t-il, nous chauffera t-il longtemps de ses rayons ?

Interrogeons l'astronomie : elle nous répondra.

Les récentes découvertes physiques et chimiques dues à l'analyse spectrale et appliquées à l'étude du soleil permettent d'établir que cet astre possède une telle accumulation d'énergie que les savants les plus autorisés en cette matière, estiment qu'il faudrait que des millions de siècles se passent avant que le soleil soit suffisamment refroidi pour qu'il ne puisse plus donner la vie à son cortège de planètes.

L'abbé Moreux dans son livre si intéressant « Le problème solaire » cite cette remarque de Faye (sur l'origine du monde) :

« Il y a des limites que chaque espèce végétale ne franchit pas. Ainsi la culture de l'olivier comme arbre de rapport est restée aujourd'hui confinée en France entre les mêmes limites qu'aux temps où Jules César guerroyait dans les Gaules. En Egypte, en Palestine, la culture du dattier donne des fruits mangeables, mais un degré de moins dans la température de l'été ferait rejeter ces fruits. La vigne y donne encore du vin mais un degré de plus ferait abandonner cette culture. Eh bien ! les choses en étaient au même point du temps des Pharaons. Conclusion : aussi loin que remontent les témoignages historiques la chaleur du soleil n'a pas varié »

Si cette chaleur n'a pas varié durant toute la période historique, nous pouvons donc compter sur la stabilité de l'énergie solaire pour une époque si longue encore que nous pouvons la considérer comme infinie, suffisante au moins pour l'accomplissement complète de la destinée humaine.

D'autres considérations, d'un autre ordre, nous rassurent entièrement sur l'avenir de nos races. Les progrès de l'hygiène et la découverte des sérums anti microbiens nous empêchent de redouter, comme jadis, les dangers d'une peste venant ravager des contrées entières et mettre en question l'existence même de l'espèce.

Les considérations relatives à la durée des temps sont nécessaires pour éclairer le socialiste et ne l'empêcheront jamais de pousser à la roue du progrès de toutes ses forces : bien au contraire ; car elles lui feront comprendre qu'il y a maintenant quelque chose de changé dans le monde. La science n'est plus comme autrefois le patrimoine de groupes égoïstes de prêtres ou de penseurs. Les esprits avides de vérités (ils sont foule) peuvent se satisfaire abondamment. Les bibliothèques sont ouvertes à tous ; les enseignements instructifs se multiplient.

L'âme humaine, depuis longtemps en route, approche de son but : le bonheur.

Notre espèce, malgré son grand âge apparent, est jeune encore ; elle approche de son affranchissement. Dans quelques centaines d'années, elle aura renversé toutes ses anciennes idoles et pourra alors célébrer durant des milliers de siècles les seuls principes dont l'exercice procure la vraie joie : l'Amour, la Vérité et la Beauté.

P. Evrard Favarger.

Au lendemain des massacres de Pétersbourg.

Un cri d'indignation

Vive la Révolution !

Le 22 janvier, à l'heure où à Paris se célébraient les funérailles de Louise Michel, l'armée du tsar commençait à fusiller le peuple russe dans les rues de Saint-Pétersbourg.

La vaillante femme, l'héroïque et ardente semeuse de justice, de liberté et d'amour, est morte trop tôt : elle aurait salué avec allégresse l'aube rouge qui se lève sur la Russie, la révolution justicière qui lavera ce lamentable pays de tant de hontes accumulées par un tsar imbécile et un gouvernement criminel.

La tyrannie russe a fait éclater elle-même la révolution dans cette journée où elle a commandé le massacre de toute une population sans défense, répondant par le fer et la mitraille aux plaintes trop pacifiques d'un peuple encore capable de croire qu'il peut attendre la justice de ses tyrans sans savoir l'exiger.

En dehors de tous ceux qui ont intérêt à ce que soit maintenu le régime d'oppression et de terreur tsaristes, de tous les exploiteurs et les parasites gouvernementaux, militaristes ou cléricaux dont les satisfactions ne sont faites que de l'asservissement et de la misère des peuples, qui pourrait, de bonne foi et de saine raison, même parmi les pacifistes les plus sincères et les plus opposés à la violence, déplorer l'avènement de cette révolution ?

Le Pacifisme a fait une faillite lamentable dont il lui est impossible de se relever. Son plus illustre représentant, le tsar Nicolas, le *grand pacifiste*, a déjà fait tuer plus de cent mille de ses sujets en Mandchourie ; aujourd'hui il fait lâchement assassiner des populations sans défense et *qui lui demandent justice à genoux*.

Le Pacifisme a-t-il pu empêcher la guerre russo-japonaise ? Non.

Est-il capable d'empêcher que cette guerre se continue à outrance comme le veut le gouvernement russe ? Pas davantage.

Il est donc certain que si rien ne vient obliger la Russie à cesser la guerre, cette guerre se continuera et la boucherie déjà formidable fera des victimes encore plus nombreuses que les précédentes.

Il vaut mieux alors, puisqu'on ne peut éviter que ce sang soit versé, qu'il le soit pour une *cause juste ;* cette cause c'est la Révolution tandis que la guerre est une cause criminelle.

La révolution ne fera pas plus de victimes que la guerre ; elle aura sur elle le sublime avantage d'être une lutte pour la justice et la liberté !

Il y a de la honte pour le peuple russe à aller se faire tuer en Mandchourie ; il y a de la gloire pour lui à mourir pour la révolution !

Le sang des victimes de la guerre est un sacrifice à la barbarie et féconde la tyrannie et le mensonge ; celui des victimes de la révolution fécondera une moisson d'amour et de vérité !

Par la révolution s'éveillera une mentalité nouvelle qui sera un progrès. Peut-être même, parmi les améliorations sociales qu'elle procurera au peuple, amènera-t-elle la fin de ces guerres qu'un pacifisme hypocrite prétend ne plus vouloir mais prépare sans cesse.

Dans tous les cas, elle ne fera pas une œuvre pire que celle de l'état social actuel, et c'est pourquoi, quelles que doivent être ses conséquences, nous la saluons avec enthousiasme et nous crions : Vive la Révolution !

Edouard Rothen.

Souscription pour être versée au Fonds d'action des Comités de la Révolution russe. Une collecte, faite à l'assemblée générale des adhérents au Milieu Libre de Vaux (publiée dans le *Courrier Européen* du 4 février 1904), a produit : E. Armand, 0 fr. 30. — G. Pollet, 0 fr. 50. — Marie Kugel, 0 fr. 25. — Blondeaux, 0 fr. 20. — Margaret, 2 fr. — Campin, 0 fr. 50. — Poignand, 0 fr 50. — De Preitre, 0 fr. 50. — Jammès, 2 fr. — Raffart, 1 fr. — Berthon, 1 fr. — Breu, 1 fr. — Rousset, 0 fr. 50. — Pressigny, 0 fr. 50. — Rosa Tissier, 1 fr. — L. Marlin, 0 fr. 25.

Ce qui se fait par amour se fait toujours par delà le bien et le mal.

FRÉDÉRIC NIETZCHE.

Assez de Sang.

Notre ami Trégouboff a reçu de nouvelles adhésions à l'appel que nous avons publié dans le nº 30 et qui a été reproduit depuis par l' « Avant-Garde » et la « Tribune Russe ». Parmi ces adhésions citons la liste de la Bourse de Travail de *Bourges*, de la Chambre Syndicale typographique et industries similaires de la même ville (en tout une cinquantaine de signatures), et celle de Joseph Mc. Laughlen avec une quinzaine de signatures anglaises.

Chronique des refus de Services. — Les Déserteurs russes à Londres. — Les « Désarmistes » anglais

Une foule de réunions antimilitaristes ont caractérisé la journée du 15 janvier, et ont donné lieu notamment en Hollande et en Espagne à de vibrantes manifestations contre la boucherie russo-japonaise.

Lors de mon passage à Genève, notre ami Skarvan, qui n'est pas un inconnu pour nos lecteurs, m'a parlé de deux cas de refus de service militaire en **Autriche Hongrie** qui ont d'autant plus causé de surprise dans l'Armée et l'administration que leurs auteurs n'appartiennent pas à la secte des Nazaréeens dont les adhérents, on le sait d'avance, ne portent point les armes. *Wilhelm Nemrava* appartient à la 3e cie de la landwehr autrichienne n° 12 à Olmutz. Le 1er novembre 1904 il refusa de prendre part à la prestation publique du serment des recrues. Il fut immédiatement appréhendé et envoyé devant le Conseil de guerre de Cracovie. Nemrava est un bohémien allemand, sommelier de profession

Les officiers déclarèrent n'avoir qu'à se louer de son travail et de leurs relations avec lui. Il basa sans refus sur les idées de Tolstoï et les exigences de sa propre conscience. Tous les raisonnements qu'on lui opposa ne purent ébranler sa résolution. On lui proposa de n'assister qu'à la prestation du serment, sans répéter la formule, sans faire le geste rituel. Il refusa, on ordonna au capitaine d'user de tous les moyens — y compris les menaces sévères — pour forcer le réfractaire à se rendre au serment, l'officier refusa, Nemrava étant le meilleur homme de sa compagnie.

Les autorités supérieures firent alors examiner l'état mental de l'obstiné bohémien. Les docteurs durent constater qu'il jouissait de toutes ses facultés et qu'il devait être tenu responsable de ses actes. Le 17 décembre il était condamné à cinq mois de prison, aggravés de quatorze jours de cellule au début et à l'expiration de sa peine.

Le second cas est celui d'un certain Prochârka, fils de paysan qui a refusé de faire son service à Koenigstadt en Bohême, mais Skarvan n'a pu me fournir d'autres renseignements à cet égard.

En France

Nous extrayons du *Temps* (1) quelques passages d'une correspondance que ce journal se fait adresser de Limoges et qui rapporte que le conseil de guerre de cette ville vient de condamner à un an de prison le soldat Heitzberg, du 138e d'infanterie, pour refus de prendre son fusil, sous prétexte

(1) N° du 29 janvier.

que ses convictions personnelles ne lui permettaient pas de se servir d'une arme quelconque.

Heitzberg, qui a eu une vie assez aventureuse, avait été porté comme insoumis et après avoir quitté la France plusieurs fois et y être revenu, il avait fini par être incorporé au 138e régiment d'infanterie à Magnac-Laval.

Les premiers jours, le jeune soldat se montra d'une docilité parfaite, mais le 24 octobre au matin, lorsqu'on lui commanda de prendre son fusil et de descendre à l'exercice, Heitzberg refusa.

L'adjudant intervint et cédant à ses conseils, Heitzberg se décida à prendre son arme.

Six semaines après, nouveau refus, mais celui-là, définitif, et c'est pour ce motif qu'il comparût devant le conseil de guerre.

En arrivant au corps, le jeune soldat avait écrit à son capitaine, disant que ses convictions intimes s'opposaient formellement à ce qu'il prit un fusil.

« Je suis persuadé, disait-il, que les armements n'ont rien à faire avec les idées actuelles, et je suis aussi convaincu que les différends entre nations peuvent se régler comme se règlent les différends entre particuliers.

« Je préfère rester deux ans en prison, mais travailler pour la cause du pacifisme. »

Des nouvelles reçues de **Hollande** nous apprennent qu'Arie Tazelaar est toujours plein de courage. Les autorités s'ingénient à lui créer toutes sortes de difficultés dans sa correspondance avec sa famille et ses amis. F. H. van der Mee, autre « refuseur » enfermé à Bois-le-Duc explique ainsi, dans le *Vrije Socialist*, les motifs de son refus :

« Comme première et principale raison je dois citer une répulsion innée du meurtre.

« Mais même si j'avais le courage de tuer, je ne pourrais pas satisfaire mon goût du sang sur des hommes qui ne m'ont jamais rien fait et qui me sont inconnus, quand même quelqu'un me le commanderait ; contrairement aux milliers d'inconscients qui prétendent remplir leur devoir de membres de la société en accomplissant sans murmurer ou sans réfléchir tout ce que leurs supérieurs leur enjoignent, j'affirme que personne ne doit faire ce que désapprouve sa conscience.

« On me parle souvent d'amour de la patrie et c'est un mot que je n'ai jamais compris, ma patrie n'est pas la Hollande, mais l'univers tout entier et mes compatriotes ce sont les hommes de toutes classes et de toutes couleurs. Eclairés par un même soleil, nourris par une même nature et (si on veut) régis par un même Père.

« ... Je ne prêterai jamais la main au meurtre pour le bon plaisir ou l'avarice ni la cruauté, ni la soif de sang de ceux qui voudraient m'y contraindre.

« ... Ma résolution reste entière, étayée sur le même but, armée des mêmes moyens (combien impuissants hélas) de laisser clairement voir à l'armée puissante qu'une condamnation ne me fera jamais changer d'opinion. »

Nos renseignements particuliers nous permettent de penser que les cas de refus du service militaire seront nombreux cette année **en Suisse**, en dépit de toutes les peines dont on menace la propagande « anarchiste ».

Des milliers de **Déserteurs russes** fuyant le service obligatoire débarquent chaque jour à Londres. Le quartier de l'East End en est rempli. Tous les types d'hommes s'y trouvent représentés. Ici, ce sont de forts et vigoureux gaillards pour lesquels évidemment la vie ne s'est pas montrée trop âpre ; là, de faibles et débiles créatures, soumises aux privations depuis leur jeunesse ; aux uns et aux autres, le bon sens a indiqué qu'aucune raison plausible ne les poussait à risquer et probablement à sacrifier leur vie, pour le moins à passer de longs mois de souffrances inouies, tout cela pour une guerre lointaine dont le motif leur échappe. Il ne manque pas de ces malheureux israélites à l'égard desquels la Russie s'est montrée une marâtre « qu'a fait la Russie pour nous, disent-ils, pour que nous prenions part à ses batailles ? Que nous importe que ce soit la Russie ou le Japon qui triomphe. » Enfin on rencontre quelques stundistes et autres sectaires ou hérétiques, tant soit peu pénétrés de l'esprit du Christ, et à qui leur conscience ne permet pas de porter les armes. Un grand nombre des uns et des autres se rend au Canada.

Nous avons reçu la lettre suivante émanant des **Désarmistes Anglais** :

26, Shrubbery Street *Kidderminster*, 18 décembre 1905.

Cher ami,

Je vous remercie de votre envoi de quelques exemplaires de l' « Ère Nouvelle » et je suis heureux d'apprendre qu'en France vous soyez ainsi en rapport avec des hommes d'un idéal à la fois avancé et pratique. Nous autres désarmistes nous ne sommes rien si nous ne sommes pas pratiques. Notre but est aussi simple qu'il se montrera efficace. Nous ne sommes pas seulement des prédicateurs de la paix en temps calme ; nous ne sommes pas de ceux qui pensent que l'humanité peut être régénérée en masse, ou de l'extérieur, c'est-à-dire grâce à un environnement avantageux. Nous savons que toute régénération est essentiellement individuelle et s'accomplit intérieurement. Nous sommes de ceux qui se sont élevés à ce niveau moral où il n'est plus possible de prendre les armes pour tuer nos semblables. Nous nous en tenons là et sous aucun prétexte que ce soit nul Roi, Empereur, Kaiser, Tsar ou Président ne nous contraindra jamais à faire autrement. Nous refuserions de tuer même si la mort devait en résulter. Les idéalistes de ce siècle semblent avoir oublié que les militaristes ne sont pas les seuls qui sachent mourir pour une cause.

Notre résistance est uniquement passive. C'est là la seule condition que nous exigions de nos membres (sans souscription ou aucune formule). Un simple engagement. On se convaincra combien il serait important que nous puissions tendre la main aux autres idéalistes pratiques de tous les pays civilisés ; cela permettrait un appui mutuel au cas où la violence serait employée pour obliger un membre de la future fédération mondiale et desarmiste à prendre les armes.

Je serai heureux de connaître de temps en temps combien parmi vos amis prendraient l'engagement auquel je fais allusion.

Saluts fraternels.

« THOMAS RAYMOND »

Une visite à « Modern Times »

Un des esprits les plus fins, les plus délicats et les plus clairvoyants que l'Amérique ait jamais connu, M. Daniel Conway vient de faire éditer chez Honghton, Mifflin and Co, à Chicago, trois volumes de mémoires. Nous en extrayons les pages suivantes, délicieux récit d'une visite rendue aux environs de 1860, à Josiah Warren, dont Tucker, l'anarchiste Proudhonien bien connu, est le disciple immédiat, et au village de « Modern Times » *(Les Temps modernes)*.

Parmi les nombreuses lettres que je recevais de gens et de lieux de toutes sortes, raconte M Conway, une missive datée de « Modern Times », Etat de New York, attira mon attention. Elle semblait émaner d'un pays féerique. Je m adressai à l'un de mes amis à New-York pour lui demander s'il avait connaissance de cet endroit ; « certes » me répondit-il « c'est un village sis à Long Island basé sur ce principe que chacun s'occupera de ses propres affaires ». « Modern Times » m'en paraissait plus fantastique encore et certain soir que je parlai parmi des ouvriers sur les relations entre le capital et le travail, un inconnu d'aspect sympathique, se leva, s'approcha de moi et me dit : « Si jamais vous visitez « Modern Times » vous vous apercevrez que toutes les difficultés du travail proviennent de l'existence de l'argent ». Et ce disant il disparut.

Mes vacances d'été revenues, je visitai New-York. A Brooklyn j'appris qu'en une à deux heures, le chemin de fer qui descend Long Island m'amènerait à Thompson's-Station dont « Modern Times » se trouvait distant de cinq à six milles. J'atteignis Thompson's au déclin du jour et je ne trouvai pas d'autre moyen de poursuivre mon trajet qu'à pied. Ma valise était légère, mais la route, solitaire, croisait plusieurs chemins, la forêt s'épaississait et, à la fin, la nuit tomba tout à fait. J'atteignis pourtant une clairière, inondée par la clarté de la lune et je rencontrai une femme qui me dit que le village était tout proche. Je lui demandai s'il n'y avait pas d'hôtel ; — pas que je sache, répondit-elle en passant vivement son chemin et son attitude me fit penser qu'à certains moments il ne serait pas à dédaigner qu'on s occupât un peu plus des affaires d'autrui. Il était neuf heures, mais la rue où je pénétrai était silencieuse.

J'avais sur moi la lettre reçue jadis de « Modern Times » et, après enquête, réussis à découvrir le fondateur du village, Josiah Warren. Il me souhaita la bienvenue. Comme il n'y avait pas d'hôtel dans la localité et que l'argent n'y avait pas cours, on me conduisit dans une demeure, où on m'octroya généreusement le couvert et le gîte dont j'avais grand besoin. La femme était fort belle et l'allusion qu'elle fit à un village utopique des contes de Zschokke me fit tressaillir. « Vous ne rencontrerez pas ici un « Goldenthal » me dit-elle, nous sommes pauvres ; mais si nos idées vous intéressent, vous pourrez nous trouver dignes d'une visite » J'ai idéalisé cette aimable femme ainsi que le village dans mon roman *Pine and Palm* mais sa réelle histoire était beaucoup plus émouvante que celle de Maria Shelton, et quand je rassemble mes souvenirs le village m'apparaît beaucoup plus romantique que le « Bonheur » du même roman.

Joseph Warren avait alors une cinquantaine d'années. Il était de petite taille, trapu, l'aspect sévère mais l'œil quelque peu remuant. Le crâne était large, le front élevé. La partie inférieure du visage n'indiquait pas autant de fermeté, mais elle présentait les signes de ce doux enthousiasme, que plus tard je reconnus caractéristique des militants anglais de l'ancienne génération. Warren appartenait à ce type. Je crois qu'il avait fait partie de la « communauté » de Robert Owen, à Lanark. Sa sociologie, cependant, était tout entière marquée au coin de l'originalité. Convaincu que la disproportion existant entre le salaire, d'une part, et le temps et le travail passé à la production, d'autre part, est la cause du surmenage, du paupérisme, du luxe et de l'oisiveté, il résolut d'inaugurer un système de « commerce équitable », où le prix de chaque produit serait déterminé par ce qu'il aurait coûté. Prenons par exemple un soulier : Si l'on additionnait le coût du cuir, des pointes, du fil etc., et qu'on y ajoutat le temps passé pour la façon et l'assemblage, la somme obtenue représentait la valeur relative du soulier, valeur en autres articles dont le cordonnier pouvait avoir besoin. Dominé par cette idée, il consacra son capital à ouvrir un magasin à Cincinnati, où il vendit toutes sortes d'objets, un peu au dessous du prix de vente courant. Les marchands de la ville le ruinèrent en faisant courir le bruit qu'il vendait des produits avariés. Il en conclut que son plan ne pourrait réussir que dans une société où les autres marchands l'adopteraient, et, quelques années ensuite il créa une petite « communauté » à *Tuscarawas*,

dans l'Ohio, qui ne put subsister, peut-être par défaut de maturité dans les idées de Warren. Vingt ans plus tard, en effet, quand il fonda « Modern Times » d'autres éléments y furent introduits.

La base commerciale, à « Modern Times », était que le coût détermine le prix et que le temps fixe la valeur Cette détermination variait avec le blé Un autre principe c'est que le travail le plus désagréable recevait la rémunération la plus élevée.

La base sociale s'exprimait en deux mots : « souveraineté individuelle ». Le principe de la non intervention dans la liberté personnelle était poussé à un point qui aurait transporté de joie Stuart Mill et Herbert Spencer. On encourageait vivement l'autonomie de l'individu Rien n'était plus voué au discrédit que l'uniformité, rien n'était plus applaudi que la variété, nulle faute n'était moins censurée que l'excentricité.

Le mariage était une question absolument individuelle On pouvait se marier cérémonieusement ou non, vivre sous le même toit ou dans des demeures séparées, faire connaître ses relations ou non. La séparation pouvait s'opérer sans la moindre formule Certaines coutumes avaient surgi de cette absence de règlementation en matière d'union sexuelle : il n'était pas poli de demander quel était le père d'un enfant nouveau-né ou encore quel était le mari ou quelle était la femme de celle ci ou de celui-là. Les personnes mariées et qui désiraient le faire connaître portaient au doigt un ruban rouge. La disparition du ruban indiquait que la liaison avait pris fin.

« Modern Times » comprenait une cinquantaine de cottages, propres et gais sous leur robe mi-blanche et mi-verte dont les habitants s'assemblèrent dans leur petite salle de réunions. Les hommes me désappointèrent quelque peu par l'absence d'individualité dans leurs vêtements, mais les dames déployèrent toute une variété de gracieux costumes. L'assemblée demeura silencieuse pendant quelque temps, puis tout le monde entonna *There's a good time coming* (voici du bon temps qui vient). Je lus quelques passages de la Bible, suivis par un des chants d'Emerson qui parle du grand jour attendu où

La Force s'unira au Droit et à la Vérité.

Dès que j'eus achevé mon allocution qui traitait de l'esprit du siècle, on annonça pour l'après-midi une réunion de conversation.

La discussion roula sur l'éducation, sur la loi, la politique, le problème sexuel, le commerce, le mariage. Ces questions furent examinées avec beaucoup d'intelligence et, témoignage

rendu à l'individualisme, pas un mot déplacé ou une dispute ne s'éleva Si toutes les vues exprimées étaient « hérétiques », chaque personne avait une opinion à elle, si franchement exprimée, qu'elle faisait entrevoir un horizon de rares expériences.

Josiah Warren me fit voir l'imprimerie et quelques autres bâtiments remarquables de l'endroit Il me remit une des petites coupures employées comme monnaie entre eux. A une extrémité se trouve un ovale représentant le commerce accompagné d'un tonneau, d'une caisse et d'un vaisseau à l'ancre ; à l'autre est gravé un Atlas portant une sphère, à côté une montre et entre deux figurines les mots : Le Temps c'est la Richesse (*Time is wealth*). Au centre, une Justice, avec l'épée et la balance ordinaires ; à son côté un génie dont le nom m'est inconnu portant une lance et une couronne. Un bouclier portant l'inscription « travail pour travail » sépare les deux figures. Au dessus de tout cela, quelques inscriptions : « Non transférable ». « Limite d'émission : Deux cents heures ». « Le travail le plus désagréable a droit à la rémunération la plus élevée ».

« Dû à..... cinq heures de services professionnels ou 80 livres de blé » suit une signature écrite et le mot gravé « médecin ».

Le soir, tard, quelques personnes se réunirent sous le porche de la maison où on m'avait accueilli. Une conversation à bâtons rompus s'entremêlait de chants. A la clarté de la lune, des confidences s'échangeaient dont les lambeaux seulement me parvenaient et m'apportaient l'écho de ces tempêtes qui ruinent les existences C'étaient de foyers désolés que provenaient ces Thélémites dont la devise était : « Fais ce que tu voudras ».

Quelques années plus tard alors que la guerre de sécession désolait le pays je pensais à leur retraite non tant comme une nouvelle Thelème que comme un de ces jardins des environs de Florence où Boccace dépeint ces gentilshommes et ces grandes dames s'étourdissant les uns les autres du récit de contes charmants, cela tandis que la peste fait rage dans la ville. Mais « Modern Times » n'avait pas prévu la guerre. Ces braves gens avaient assez souffert dans les batailles de la vie pour ne pas désirer la paix. Mais où la trouver? Je n'ai jamais revu « Modern Times » mais j'ai entendu dire que dès que la guerre eut éclaté, la plupart de ceux que j avais vus avait quitté Montauk-Point sur un petit bâtiment et s'en étaient allés fixer leur tente sur quelque rive paisible du Sud Amérique.

(Traduit par E. Armand.) M. Daniel Conway.

Une Victime

Frida Keller, qui vient d'être condamnée à mort à Saint-Gall, est née en 1879, à Bischofzell (Thurgovie), de parents estimés. La mère était douce et tendre ; le père honnête, mais sévère, parfois violent. Frida est le troisième enfant d'entre dix frères et sœurs. Elle fut à l'école une élève modèle, mais tomba gravement malade, encore très jeune, d'une méningite qui lui laissa de fréquents maux de tête. Son père n'avait pas une bonne santé. En 1896 et 1897, elle fit un excellent apprentissage de couturière à Bischofzell, puis reprit le travail de ménage dans la maison paternelle, s'occupant, dans ses instants libres, de broderie, afin d'ajouter ainsi quelque chose au budget familial. Bientôt elle entra comme première couturière dans une maison de confection de Saint-Gall. On en fut extrêmement content et sa patronne se louait beaucoup de son travail.

Cependant, pour augmenter son gain, elle servait le Dimanche, comme surnuméraire, au café de la Poste. Le patron de cet établissement la poursuivit bientôt d'assiduités, auxquelles elle avait beaucoup de peine à échapper.

Elle entre alors dans une nouvelle maison de couture où elle atteint un salaire de 80 fr. par mois. Mais elle fut un jour attaquée par l'ignoble individu qui la guettait depuis longtemps et lâchement violée malgré ses résistances. C'était en 1898.

Le 27 mai 1899, elle accouchait d'un garçon à la Maternité de Saint-Gall.

Frida Keller avait informé du crime dont elle avait été la victime, ses parents et ses deux sœurs aînées et désirait vivement que personne d'autre ne le sût. Sa mère fut pour elle douce et compatissante. Elle aussi séduite, rendue mère et abandonnée à 18 ans, avait supprimé l'enfant à sa naissance. Frida ignorait cet épisode dramatique de la vie de sa mère, qu'elle aimait tendrement. Mais le père de Frida fut dur, voulut la chasser, n'accepta pas de l'aider et ne lui témoigna du reste aucune sympathie. Ce fut pour elle un grand chagrin. Douze jours après l'accouchement, Frida, avec l'aide de sa mère, place l'enfant dans un établissement de Saint-Gall (Kindheim).

Quant au lâche séducteur, il s'empressa de faire de grandes promesses et assura qu'il paierait pour l'entretien de l'enfant. En fait,

il n'aurait remis à Frida, à deux reprises, que deux sommes de 60 à 80 francs. Puis, plus rien. Au bout d'un certain temps, il quitta la ville et on ne l'a plus revu. Il fallait payer pour l'entretien de l'enfant 5 fr. par semaine à l'asile. Sur ses gains, Frida devait payer en outre, 34 fr. par mois à sa sœur mariée à Saint-Gall, comme prix de la pension qu'elle prenait chez elle.

Son père mourut en 1901. Sa mère, son unique soutien au foyer, meurt en septembre 1903. Une unique amie qu'elle avait dans la ville — et à laquelle elle n'avait pas dit son secret — quitte le pays. Frida avait hérité de 2.471 francs qui restèrent dans l'affaire du père, un établissement de cordonnerie, que reprit le frère aîné.

Alors commence pour la pauvre fille une vie de luttes et de désespoirs. Deux idées fixes la hantent : elle ne peut subvenir à l'entretien de l'enfant, et elle ne veut pas avouer l'horrible drame qui s'est passé, aboutissant à cette maternité d'un caractère particulièrement atroce. Elle se sent perdue et déshonorée Plusieurs fois l'asile réclame des paiements arriérés. A Pâques 1904, l'asile informe la malheureuse qu'il ne pourra plus garder l'enfant, vu la limite d'âge (5 ans.)

Que faire ?

Frida Keller est dans un état d'esprit extraordinaire qui a été relevé avec force par son défenseur, Dr Janggen : elle veut cacher son secret, elle voudrait subvenir à la vie de l'enfant, et cependant, elle ne fait aucune démarche, elle ne réclame même pas d'argent au frère qui dispose des intérêts de son capital, elle n'informe pas la sœur mariée de sa détresse, ni la commune, ni personne. Le séducteur a disparu et elle n'a jamais voulu lui intenter — à lui homme marié — une action en recherche de paternité parce qu'elle veut garder son secret. Bref, elle n'examine aucun moyen pratique pour placer l'enfant, et au tribunal elle a déclaré qu'aucune idée d'aucune tentative de ce genre ne lui est venue, pas même celle de demander une augmentation de salaire. Et alors, comme elle l'a déclaré aux juges, dès le lendemain du jour de Pâques 1904, elle est hantée par la seule solution possible, qui lentement germe et se développe dans son esprit troublé : la suppression de l'enfant. Et elle lutte longtemps pour chasser cette hantise... qui s'affirme et devient bientôt une résolution.

L'aime-t-elle son enfant ? Le témoignage des sœurs qui dirigent l'asile est poignant sur ce point. Frida venait très rarement le voir. Elle qui prélevait sur son maigre salaire pour payer sa pension, il semble qu'elle ne le connaît pas. Quand elle arrive à l'asile, l'enfant court au-devant d'elle, joyeux. Mais elle reste froide. Elle n'a pour

lui ni gâteries, ni petits cadeaux, elle ne l'embrasse jamais, elle ne le touche pas. On l'invite aux arbres de Noël, elle ne vient pas. Elle le voit rarement, rapidement, silencieusement. Cette femme qui est douce, bonne, de conduite exemplaire, qui n'aurait pas fait de mal à une mouche, que tous aimaient, écrit le 9 avril à l'asile qu'elle ira chercher l'enfant .. bientôt.

On sait qu'une certaine après-midi elle a fait une longue promenade au Rosenberg, puis que le lendemain elle a pleuré en errant dans la maison, cherchant de la ficelle ..

La longue hantise, les actives luttes intérieures, silencieuses, sans une âme pour en prendre une petite part, vont se résoudre en l'acte épouvantable. « Je ne pouvais me libérer de cette hantise — a-t-elle dit — que par la disparition de l'enfant. »

Elle part pour l'asile. En route, elle achète pour l'enfant des vêtements neufs : chemise, pantalon, blouse, bas, chapeau, souliers. Elle explique aux sœurs de l'établissement qu'une tante de Munich attend l'enfant à Zurich pour l'emmener en pension. Elle prend l'enfant par la main, rapidement, sans lui laisser le temps des adieux. Elle se dirige avec lui vers la forêt de Hagenbach dont le chemin s'écarte de la ville. Elle arrive en un lieu solitaire et là reste longtemps assise sur un banc pendant que l'enfant joue avec les feuilles mortes. Elle pense longuement — a-t-elle déclaré — elle pense qu'elle n'aura jamais le courage. Elle lutte... et — dit-elle — une force mystérieuse la pousse vers la solution. Une demi-heure avant le crime elle creuse avec ses mains et ses souliers, la tombe de son enfant. Elle l'étrangle avec la corde. Le nœud était serré au point qu'il fut difficile de le défaire. Elle s'agenouille vers l'enfant quelques instants attendant que tout signe de vie ait disparu et l'enterre. Elle revient chez elle par un long détour, après avoir — a-t-elle dit — fait tous ses efforts pour ne pas pleurer.

Le 1er juin elle écrit à l'asile que l'enfant est arrivé à Munich après un bon voyage.

Le 7 juin le cadavre, mis à découvert par une forte pluie est trouvé par des Italiens passant dans la forêt.

Le 11 juin elle envoie à l'asile le solde de la pension du petit Ernest.

Le 14 elle est emprisonnée...

Le procès a révélé longuement les détails de cette lamentable histoire. Frida Keller a toujours déclaré, tantôt calme, tantôt dans les larmes, qu'elle a succombé devant l'impossibilité d'assurer pécuniairement la vie de l'enfant et la nécessité pour elle de garder

son secret, ce secret terrible qui était sa honte, la honte de cette maternité inacceptée.

Tous les témoignages ont été en sa faveur : elle était douce, bonne, intelligente, travailleuse, économe et de bonne conduite. Elle aimait les enfants de sa sœur. Elle ne nie nullement la préméditation.

L'article 133 est appliqué. C'est la mort.

A la sentence, elle tombe sans connaissance en poussant un cri. Les gardes l'emmènent.

La peine a été commuée en détention perpétuelle par le Grand Conseil de Saint-Gall.

AUG. DE MORSIER.

Les lignes qui précèdent forment la plus grande partie d'un article publié tout récemment par le *Signal de Genève*. Nos lecteurs trouveront dans ce récit dramatique — roman vécu s'il en fut — un réquisitoire des plus violents contre la mentalité sociale actuelle. Le tableau est complet : le gorille à face humaine qui use de sa force, profite de sa position sociale, puis abandonne sa victime, sans l'excuse de la misère, est l'image du bourgeois *matérialiste* et *jouisseur*. Ce père froid et sévère, demeure le symbole du *moraliste* coupable de n'avoir pas fourni à son enfant l'éducation sexuelle indispensable. Les juges inexorables sont dans leur rôle de *distributeurs automatiques* de condamnations. Quant à la loi qui pouvait au besoin dédommager la victime, pécuniairement s'entend, elle se montre inutile contre la force du préjugé et de la honte. Après de vigoureuses protestations contre l'iniquité du jugement prononcé et la cruauté d'une société soi-disant « chrétienne » et « civilisée » qui ne sait trouver d'autre sanction à un drame semblable que dans un châtiment implacable, M. Aug. de Morsier, dans ses conclusions, semble réclamer une réforme de la législation, la punition sévère du satyre. Mais non, le remède c'est la formation d'une mentalité, individuelle et sociale à la fois, qui rendra impossible le renouvellement de faits pareils, impossible encore qu'une femme, par crainte du préjugé n'*accepte pas* la maternité, impossible enfin que la présence d'un séducteur de cette trempe puisse être moralement tolérée par un groupe d'êtres humains quelconques. Cela sans parler de la transformation économique qui rendrait impossible aussi qu'une mère put avoir la crainte de ne pas pouvoir assurer la vie de son enfant.

E. A.

Le Prince Royal aperçut les bœufs harassés, les hommes peinant sous le soleil de midi, les oiseaux dévorant les malheureux insectes et le chagrin débordait de son cœur ; ainsi, il était ému de douleur pour la famille toute entière des créatures qui sentent.

FO-PEN-HING-TSIH-KING (ch. XII.)

Le Théâtre de Léon Tolstoï

Ce théâtre, complet en un volume, comprend, traduites par M. de Wyzewa, les trois pièces suivantes qui forment toute l'œuvre dramatique de Léon Tolstoï : *La Puissance des Ténèbres*, *Le Premier Distillateur* et *Les Fruits de la Civilisation*.

La Puissance des Ténèbres est des trois la plus connue en France ; c'est la seule d'ailleurs qui a été représentée. Le Théâtre Libre la joua en 1888, deux ans après sa première représentation à Moscou, et elle est restée au répertoire du Théâtre Antoine qui l'a jouée encore dernièrement.

C'est certainement, avec la 2e partie d'*Au-delà des Forces* de Bjornson, et *Un Ennemi du Peuple* d'Ibsen, une des meilleures pièces sociales venues de l'étranger. Le théâtre de France — qui, livré aux âneries vaudevillesques et à la pornographie boulevardière, a été pendant longtemps, suivant l'expression de Villiers de l'Isle-Adam, « l'opprobre de l'Art Moderne » — n'en compte guère d'aussi fortes en dehors de quelques œuvres de Becque, de Descaves et de Mirbeau.

Cette pièce est d'un effet dramatique très grand par l'observation exacte de la vie, la force des sentiments qu'elle exprime et la brutalité des passions qu'elle met en jeu. Pour cela, Tolstoï a étudié chez les hommes tout ce qu'ils ont de plus intime, de plus réel, et il les a représentés avec une exactitude scrupuleuse, dans toute leur vérité, malgré l'horreur qu'ils peuvent inspirer.

Cette horreur vient-elle des personnages mêmes ? Non, elle vient de plus haut, de cette *puissance des ténèbres* qui pèse sur eux, les écrase sous une loi qu'ils ne peuvent comprendre, qu'ils ne savent discuter. Cette puissance, c'est l'ignorance, avec tout le cortège de cruautés, d'abus, de mensonges, de superstition, qu'elle entraîne et qui, despotiquement, pèsent sur les hommes dans cette Russie mystérieuse, à demi-sauvage, où le soleil paraît vouloir rester obstinément caché pour ne pas éclairer trop cruellement l'inconscience des hommes.

---

(1) Comte Léon Tolstoï, Théâtre complet, traduction nouvelle d'après les dernières éditions russes par Teodor de Wyzewa, chez Perrin et Cie, 35, q. des Grands-Augustins, Paris, 3.50.

Cette ignorance, que des gouvernants sans vergogne perpétuent avec tant de soins et qu'ils exploitent si criminellement en ce moment pour envoyer des multitudes d'hommes aux massacres de Mandchourie, Tolstoï la montre avec une vérité éclatante.

Dans une étude que l'*Ere Nouvelle* publie d'autre part dans ce numéro, Paul Birukoff dit que « le principe fondamental, central de la philosophie de Tolstoï, c'est la vie dans son intégrité et dans tous ses détails les plus minutieux. » En effet, et si, en philosophie, Tolstoï « ne s'occupe pas beaucoup de la vie intégrale du monde entier, de la vie du Tout... » s'il se voit surtout lui-même, en sociologie, et dans ses adaptations littéraires, il étudie profondément la vie environnante.

Ses romans, ses pièces, sont d'une observation minutieuse et persévérante de l'âme humaine ; il l'a scrutée sous tous ses aspects, sous toutes les formes par lesquelles elle se manifeste, et son réalisme est d'autant plus impressionnant qu'il est surtout psychologique, qu'il montre au-delà des faits le fonds des consciences. Il est arrivé à exprimer toute l'horreur du mal parce qu'il n'a pas craint de rechercher ses causes, de remonter jusqu'à elles et de les exposer avec une netteté audacieuse

On peut ne pas être d'accord avec lui sur les remèdes à apporter à ce mal sur les façons de le combattre ; on ne peut nier l'audace et la vérité avec lesquelles il l'a montré, a démasqué les ténèbres dont l'entourent ceux qui l'exploitent pour l'asservissement des malheureux. C'est en cela que son œuvre est si humaine, si puissamment belle grande et utile.

Que d'autres plus hardis, dans un but de guérison, portent le fer rouge dans la plaie ; lui a mis cette plaie à nu, il a fouillé les âmes et les consciences, montré leur lâcheté, fait entendre les cris de leur détresse, et son œuvre, comme l'a dit Mirbeau, « fait planer sur toute la vie l'immense ciel bleu de la pitié ».

Cette puissance des ténèbres, Tolstoï la montre aussi dans *Le Premier Distillateur*, une petite pièce en six actes très courts qui sont plutôt six tableaux et où, empruntant une forme symbolique, mais toute simple, toute naïve, comme dans sa fable *La Destruction de l'enfer et sa restauration*, il fait voir comment l'alcoolisme est entré dans les habitudes des hommes et à quelle dégradation il les conduit.

Les Fruits de la civilisation sont une satire spirituelle, non contre une civilisation intelligente dans laquelle les progrès de la science judicieusement compris et appliqués seraient une source de perfectionnement et de bien-être pour tous les hommes sans distinctions, mais contre

cette civilisation sauvage que nous subissons et où la science mal comprise et mal utilisée est rendue ridicule par les uns, employée à des fins malfaisantes par les autres, et qui sombre sous le mépris dont ne peuvent que l'accabler tous les êtres d'intelligence et de vraie science.

C'est ainsi que Tolstoï raille les gens dits *du monde*, l'hypocrisie des conventions auxquelles ils obéissent, leur vie artificielle, leurs sentiments et leurs goûts faussés par la mode. Il montre particulièrement cette aberration et cette fausseté chez une dame âgée, molle et grasse, qui se fait une taille serrée comme une flûte à champagne. L'absence de pudeur et de sens esthétique lui font une gloire d'exhiber dans des soirées l'adipeuse nudité de ses épaules et de sa poitrine, et sa sensibilité est à ce point pervertie qu'elle est pleine d'angoisse sur le sort d'un chien à qui des domestiques insouciants ont oublié de servir son goûter, mais qu'elle fait chasser de chez elle, sans souci de savoir s'ils trouveront au dehors un abri contre le froid, des paysans venus pour une affaire et de qui elle redoute, pour sa maison, des maladies contagieuses. A côté d'elle ce sont le fils qui gaspille sa fortune en faisant la noce et en élevant par snobisme des chiens de pure race russe, son mari absorbé par des expériences de spiritisme au point d'oublier la conduite de ses affaires. Une nuée de parasites exploite leur stupidité : des professeurs spirites, des médecins, un aventurier compagnon de débauche du fils, des larbins, flattent leur vanité et les volent.

Une intrigue amusante et digne des plus jolies comédies de Shakespeare (1) fait heureusement servir tout cela pour les projets amoureux d'une jeune servante pleine de cœur et de raison. Cette servante, Tania, se joue de tous ces pantins dans une séance de spiritisme qui, à la scène, doit être du plus grand effet comique.

La pièce est égayée aussi par des dialogues d'une observation très juste où des paysans et des domestiques raillent les travers de leurs patrons. Tolstoï oppose le bon sens de ces gens à l'affectation et au ridicule de leurs maîtres, mais ce bon sens paraît un peu douloureux quand on pense qu'il est la seule arme que l'ignorance dans laquelle ils croupissent leur laisse pour se défendre contre les misérables qui les exploitent. Il est vite emporté, détruit, ce bon sens, par l'abrutissement où, avec cette

(1) Dans son livre, « *En écoutant Tolstoï*, M. Georges Bourdon nous apprend que Tolstoï conteste tout génie à Shakespeare. C'est un jugement dont nous attendons impatiemment l'explication dans cet article que Tolstoï doit donner à une revue anglaise.

ignorance, la misère et l'alcool, aggravés de la prostitution pour les femmes, entrainent ces malheureux. Etant jeunes, ils s'étonnent de la situation du cuisinier qui jadis « avait une montre d'or et gagnait 40 roubles de gages par mois » et qui, devenu vieux, chassé comme un chien par ses maîtres qu'il ne peut plus servir, serait réduit à crever de faim sans une Loukéria pitoyable et hospitalière qui lui permet de manger et de dormir au chaud sur un poêle.

C'est le sort lamentable où ils sombreront tous tant que des maîtres infâmes pourront exploiter leur ignorance et leur lâcheté, tant que la lumière éclatante de la vérité n'aura pas chassé la puissance des ténèbres.

Charles Hotz.

La Recherche

Personne ne pouvait m'indiquer où se trouvait mon âme.
Je cherchais Dieu, mais Dieu m'évitait.
Je me suis mis à la recherche de mon frère et je les trouvai tous trois !

Ernest Crosby.

Antimilitarisme Antiséctarisme et Naturisme

Rapport présenté au Congrès antimilitariste d'Amsterdam de 1904

I. — S'il existe une chose aussi abominable que stupide, c'est bel et bien la Guerre, autrement dit l'art de tuer son semblable, c'est aussi le Patriotisme, sentiment profondément superstitieux en lui-même, esprit d'étroitesse, de sectarisme, qui limite l'horizon des sympathies humaines à une petite partie territoriale du globe, esprit qui engendre les massacres en grand communément appelés *guerres*, anéantissement mutuel de milliers et de milliers d'êtres ne se connaissant même pas. Ainsi, les peuples sont conduits aux luttes fratricides, à la boucherie, par l'Autorité Militaire ou Force Armée, dont le plus ferme soutien est l'éducation patriotique donnée à la caserne, infiltrée dans les cerveaux grâce aux soins assidus des professeurs militaires (officiers et sous officiers), ainsi a été institué le Culte du Drapeau, Religion Souveraine entre toutes les Religions, qui possède ses prêtres, ses trop nombreux martyrs, ses temples.

Et pour conserver son prestige aux yeux des foules aveulies, on a établi le *Décor*, la mise en scène, nécessaire pour en imposer aux irréfléchis. Par des cérémonies sans cesse répétées — monuments commémoratifs, exécution de soldats rebelles à la discipline bête et meurtrière, remises de drapeaux aux régiments, revues, etc. — on rive de plus en plus le boulet qui maintient debout la soldatesque.

II. — Il est bon, me semble-t-il, d'accepter tous les moyens de se soustraire au service militaire : moyens actifs (désertion, révolte à la caserne, etc.) et moyens passifs (résistance des anarchistes-chrétiens) doivent marcher de pair, car il faut inévitablement tenir compte des différences de caractères.

Par conséquent, à tempéraments différents correspondent des tactiques différentes. Et aussi, tous les actes, — passifs et actifs — *totalisés*, produiront plus de propagande que si l'on ne préconisait qu'une seule méthode.

Il faut également accepter le concours de toutes les fractions libertaires dans la lutte contre le Militarisme et c'est pourquoi les Spiritualistes (Chrétiens, Tolstoïens, Théosophes), les Anti-Scientifiques (Naturiens, Végétariens, Sauvagistes) et les scientifiques (Communistes, Individualistes, Malthusiens) *marcheront d'accord sur ce terrain.*

III. — Les Naturiens (ou libertaires anti-scientifiques) combattent avec vigueur tout ce qui constituent l'*Artificiel*, c'est-à-dire qu'ils sont les ennemis catégoriques de la conception militariste, comme ils sont les adversaires acharnés de toutes les Religions : Autorité, Patrie, Dieux divers, Pouvoirs, Science.

L'Armée, la Patrie, la Guerre étant à la fois les produits et les appuis de la *Civilisation*, ce sont des Idoles qu'il faut démolir sans merci.

Après cela, il ne sera peut-être pas difficile d'instaurer la Vie Naturelle.

HENRI ZISLY.

NATURISME ET MILITARISME. — Le militarisme, loi *civilisée*, est par suite contraire aux lois naturelles, les seules que nous devions admettre.

C'est ains que le camarade Henri Beylie l'a compris dans la brochure (éditée par le groupe « Germinal », de Lyon, (1903) intitulée le *militarisme* et contre laquelle le député colonel Rousset demanda des poursuites qui n'eurent pas lieu (voir « l'Officiel », nº 165, du 20 juin 1903, pages 2046 à 2049).

Lire également son rapport envoyé au Congrès antimilitariste d'Amsterdam, publié dans l' « Insurgé » de Liège, depuis le mois d'août.

H. Z.

De la complexité en amour

On admet assez généralement que l'amour est un fait échappant à la mesure et à l'analyse. Les idées courantes le représentent comme un mystère insoluble dont la science ne devrait pas avoir à s'occuper ; comme un des éléments de la vie défiant toute prévoyance, tellement ses causes et ses manifestations, ses explosions et ses reculs sont indéterminables et capricieux. On affirme doctement que l'amour est quelque chose à la fois de divin et de diabolique, tantôt marque de folie et tantôt preuve de bon sens, signe de bonne santé et en même temps de maladie, une nécessité et une malédiction : si nous parlons d'étudier l'amour pour parvenir à le comprendre, ou l'on se rit de nous ou l'on nous décoche un regard de colère. L'âme populaire, tout au moins, considère l'étude des émotions rentrant dans le domaine de l'amour comme superflues, présomptueuse et nombre de personnes instruites partagent cette superstitieuse ignorance.

Pourquoi l'amour échapperait-il à la loi générale du progrès ? Pourquoi serait-il soustrait aux investigations, aux recherches auxquelles on soumet tous les phénomènes de la vie sociale. Appliqué à un organisme, le progrès est tantôt son développement seul, tantôt celui de ses conditions d'existence ou encore leur développement parallèle vers une vie plus large, plus complète ; vers un état de choses où sont éliminées les restrictions imposées à l'existence normale des facultés, et des fonctions normales, à la satisfaction normale des appétits. C'est une marche continue au cours de laquelle les fonctions et les facultés atteignent leur maturité, grâce à la liberté et à la variété de leurs manifestations L'être qui évolue ainsi vit d'une vie plus large, plus complète, grâce aux modifications survenues tant en lui que dans son environnement, lesquelles transformations l'ont amené plus étroitement en contact avec les moyens propres à son expansion

Transporté dans le domaine de l'amour, le progrès aurait pour conséquence la disparition des maux qui sont actuellement une débauche des relations sexuelles. Je fais allusion entr'autres à cette folie qui nous pousse à admettre une double morale l'une à l'usage de l'homme, l'autre réservée à la femme, — à cet espionnage intolérable que celui-ci exerce sur celle-là, — à la jalousie — à la prostitution dans comme hors le mariage — à cette répulsion mutuelle si commune hélas ! et qui ne fait pas rompre des liens devenus intolérables, à la violence

substituée si souvent aux relations sexuelles volontaires, — à l'hypocrisie entre amants, — à cette corruption du corps et de l'âme qui résulte du silence consenti tacitement par tous sur ce qui concerne le côté physique de l'amour Ces choses doivent disparaître, grâce au progrès réalisable dans les relations amoureuses ; or, ce progrès particulier est semblable aux autres progrès déjà réalisés il consiste à passer de l'*étroitesse* des restrictions, des liens et de tout ce qui entrave les manifestations libres et normales de la vie à un état de choses large, ouvert, illimité ; en un mot, á la *complexité* que la liberté amène à sa suite.

Mais admise la complexité dans le domaine des choses de l'amour quelle en serait la conséquence ? Une évolution en harmonie avec la complexité d'une vie généralement progressive : la disparition de l'amour *monogame* devant une nouvelle forme d'amour lequel – sans en être rendu nécessairement plus sensuel — s'exercerait sur des objets variés à des degrés semblables ou à des degrés différents autrement dit une vie d'amour plus vaste, une manifestation plus ample et plus complète de l'activité, des fonctions et des facultés humaines — une vie d'amour vibrant à l'unisson avec l'évolution universelle des êtres et des choses — rencontrant dans un certain nombre d'objets dissemblables la possibilité de s'exprimer de façon complexe et, atteignant, par l'attraction réciproque, une entière satisfaction.

L'amour qui se confine exclusivement à un être unique, engendre autour de lui et rencontre toutes sortes de liens et d'entraves ; le fait qu'on s'y soumette volontairement n'enlève rien à leur influence restrictive. N'importe qui, de sens rassis ou de santé moyenne, s'interrogera franchement, avouera qu'une ou plusieurs fois dans sa vie il a rencontré « quelqu'un qu'il aurait pu aimer » et que pour éviter une souffrance réelle il a dû bannir d'impérieux sentiments et renoncer à des pensées encore mal formulées. La tendance naturelle des sentiments affectueux qui est de se diffuser et de s'étendre à plus d'un être, est naturellement bridée d'une douzaine de côtés à la fois par de puissantes influences, nombreuses dans la vie quotidienne ; il s'ensuit que l'amour monogame *forcé* a réussi à implanter à un tel point son étroite conception de l'affection qu'actuellement l'amour a une forme antisociale : tous les gens qui aiment, en effet s'efforcent de tenir les autres à distance des êtres aimés, ou ne leur permettrent de s'en approcher que dans un esprit de réserve ou de respect pour une propriété individuelle. (1)

F.-A. Barnard.

(*A suivre.*)

---

(1) Résumé d'une série d'articles parus dans *Free Society*.

Chronique

Les événements de Russie

Les humanitaires de toute nuance n'auront pas eu à se réjouir des débuts de 1905, année déjà sanglante.

Je lis avec régularité les lettres que les correspondants de journaux envoient de la Mandchourie en Europe. J'ai donc lu les correspondances de Naudeau, qui seront remarquées parce que souvent elles décrivent « ce qui est », en dépit d'une obligée partialité. Mais de toutes les horreurs qu'elles contiennent, rien ne m'a tant fait frissonner que la lettre consacrée aux neutres, les malheureux paysans mandchoux, livrés à la fois aux rigueurs de la stratégie et à la brutalité, à la colère, au sadisme bestial de soldats auxquels la vie des camps, l'isolement et l'affolement, ont enlevé toute raison et toute retenue.

Mais ce n'était pas assez des hécatombes de la Mandchourie, voici, le jour même des funérailles de Louise Michel, — que la boucherie du 22 janvier vient réveiller les plus apathiques !

Il faut regarder les choses en face et se dire qu'à l'est de l'Allemagne, au fond de la Baltique, siège un gouvernement, une camarilla sans vergogne dont le maintien au pouvoir constitue pour tout ce qui, en Europe, pense, écrit librement et souhaite un état de choses meilleur un péril imminent et perpétuel.

Voilà ce que crient de Pétersbourg, de Varsovie et d'ailleurs, les ouvriers mitraillés, sabrés, les femmes fusillées et mutilées, les enfants tirés « comme des moineaux » au Parc Alexandre, Maxime Gorki et les autres du fond de leur prison. Voilà sans doute ce que clament dans la nuit sombre, les ombres des malheureux sans défense qu'égorgèrent lâchement les sicaires inconscients du tsarisme. Puisse leur voix être entendue !

Ce n'est pas que la situation en Russie soit facile à démêler. Selon ce que j'en sais, et autant qu'un profane en peut juger, les mouvements avancés se heurteront encore longtemps à l'inertie d'une masse tenue soigneusement dans l'ignorance par ses dirigeants ; en dehors de l' « intelligentsiâ », des prolétaires industriels, des israëlites, qui comprend, dans ce vaste territoire, la portée exacte des revendications des libéraux, des constitutionnels, des social démocrates, etc. ?

J'ai lu et relu la lettre de Léon Tolstoï au Tsar, lettre que l' « Aurore » a publié dans son numéro du 3 janvier, et qui dépeint d'une façon saisissante la situation en Russie. Je regrette certes de ne pouvoir la reproduire en entier Je ne pense pas qu'on puisse parler avec plus de franchise à un autocrate, à supposer qu'il fut un homme de cœur. Après avoir exposé qu'un

tiers de la Russie est soumise à la surveillance policière que les prisons, bagnes et lieux de déportation sont comblés, que la famine est devenue l'état normal, Tolstoï essaye de résumer les desiderata du peuple russe :

Avant tout, dit-il, le peuple ouvrier dira qu'il désire être débarrassé de ces lois exclusives qui le mettent dans la situation d'un paria ne jouissant pas des droits de tous les autres citoyens. En outre, il dira qu'il veut la liberté de déplacement, la liberté de l'enseignement, de la croyance, qui répond à ses besoins spirituels. Et, le principal, le peuple de cent millions, dira d'une seule voix qu'il désire la libre jouissance de la terre, c'est-à-dire l'abolition du droit de propriété foncière.

. . . . . .

Et on ne saurait nier que les lignes suivantes n'atteignent pas le fond de la question :

Dans chaque période de la vie humaine, il y a un certain degré, plus proche que tout autre, de la réalisation des formes meilleures de la vie, et auquel la vie tend. Cinquante années auparavant, ce degré le plus proche était l'abolition de l'esclavage, de nos jours c'est l'émancipation des masses ouvrières de cette minorité qui pèse sur elles, ce qu'on appelle la question ouvrière.

Dans l'Europe occidentale, l'atteinte de ce but semble possible par la socialisation des usines et des fabriques. Cette solution de la question est-elle juste ou non ? est-elle possible ou non pour les peuples occidentaux ? Mais, pour la Russie actuelle, cette solution n'est évidement pas applicable.

En Russie, où une énorme partie de la population vit de la terre et se trouve sous la dépendance absolue des gros propriétaires fonciers, l'émancipation des travailleurs, évidemment, ne peut être atteinte par la socialisation des fabriques et des usines. Pour le peuple russe, la délivrance ne peut s'effectuer que par l'abolition de la propriété foncière et la reconnaissance de la libre possession de la terre. C'est, depuis longtemps, le désir le plus ardent du peuple russe, et il attend toujours que le gouvernement russe le réalise.

Il serait criminel de ne pas souhaiter l'effondrement du régime infâme qui tient la Russie sous la botte et le fouet. J'accorde que ce n'est pas l'heure de se montrer difficile sur le choix des moyens ; personne ne fait le délicat quand il s'agit de se débarrasser d'un chien enragé ou d'une vipère. Mais je souhaite de tout mon cœur que tant de sang versé n'ait pas pour résultat la constitution de je ne sais quelle république, où un monsieur en habit noir servirait d'homme de paille à une petite minorité de bourgeois plus ou moins libéraux, industriels, commerçants, avocats, etc., dont le premier soin serait de conserver pour leur classe la possession des moyens de production et de la valeur d'échange. C'est en ce sens que Tolstoï, dans son télégramme au « North American » reste dans la vérité vraie lorsqu'il dit que « le gouvernement constitutionnel ne peut pas « guérir les souffrances humaines, cela est démontré par l'état de choses qui « règne actuellement en France, en Angleterre et aux Etats-Unis. »

Je ne discute pas sur le plus ou moins d'opportunité du télégramme en question. Je n'irai pas chercher l'exemple des Etats-Unis, exemple qui me frappe le plus en ce moment, où le suffrage universel sert si

admirablement les intérêts de la classe accaparatrice. Je m'en tiendrai à la docilité avec laquelle nous nous soumettons, nous « les français », à la police de M. Lépine. J'ai assisté à quelques-uns des meetings antitsaristes de ces jours derniers ! Comment l'opinion publique peut-elle admettre le déploiement provocateur d'agents, de gardes municipaux à pied, l'arme au bras, ou à cheval, de mouchards de la police secrète. Comment de ce public de dizaines de mille hommes peut-il subir l'avanie d'être canalisé, séparé en petits groupes, dirigé à droite plutôt qu'à gauche, refoulé à gauche plutôt qu'à droite ? Comment peut-il accepter d'être bousculé, énervé, surexcité ? Comment, d'ailleurs, peut-on supporter, une « alliance » avec le Tsarisme — un Delcassé au ministère des Affaires Etrangères — la présence à Paris des ambassadeurs du Grand « Saigneur » de Stamboul et du Tsar Rouge des bords de la Neva... Si c'est là l'effet du régime constitutionnel, j'avoue que j'aimerais pouvoir épargner à la Russie cette potion débilitante.

Propagande par le fait : Un splendide exemple

Nons extrayons de notre excellent confrère l'*Università Popolare* le fait-divers suivant :

Les quotidiens italiens racontent ce qui suit : « Ce matin, 7 janvier, à la Cour d'Assises de Rome, à peine le greffier avait-il fait l'appel des jurés que l'un d'eux Plinio Farini se leva et déclara qu'en sa qualité d'anarchiste, il croyait fermement n'avoir pas le droit de juger ses semblables et que par conséquent il prévenait que si on le forçait à faire le juré, il déposerait un bulletin blanc.

« Le président ne fit pas attention à la déclaration de Farini et donna ordre de procéder au tirage sort. Le premier nom qui sortit fut justement celui de Farini.

« — Je sens, répéta ce dernier, que je n'ai pas le droit de juger mon semblable. Ma conscience exige que faisant abstraction des débats je dépose un bulletin blanc.

« Le procureur royal proposa alors que le juré soit renvoyé pour avoir, contrairement à la loi, manifesté son avis ». Ainsi fut libéré Farini !

En tournée

Je n'ai eu qu'à me louer des causeries annoncées dans le dernier numéro ; elles ont réussi à dissiper, je l'espère, certains malentendus sur notre œuvre. A Dijon, à Lyon, à Firminy, à Genève, à Lausanne, j'ai pu m'expliquer librement et indiquer l'utilité de la propagande éducative, la nécessité des êtres conscients. L'idée du communisme appliqué a rencontré des adversaires ; je ne les blâme pas d'être hostiles personnellement à cette propagande, pour

lesquels ils peuvent très bien n'être pas adaptés, il me paraît excessif de leur part de méconnaître la valeur préparatoire des essais économiques sérieusement conçus et exécutés. D'ailleurs, il me semble me trouver en présence d'un certain parti-pris que peut seul expliquer un manque d'étude du sujet.

Il serait trop long de remercier comme je le voudrais, les camarades qui se sont occupés de préparer ces causeries, ou qui m'ont accueilli si chaleureusement. Nous sommes gens de revue.

Au cours de la plume

Voltairine de Cleyre, une camarade bien connue aux Etats-Unis — très estimée également — est tombée grièvement malade et des amis ont dû la faire transporter à l'un des hôpitaux de Philadelphie.

Nous apprenons la disparition de *Free Society*, une des feuilles libertaires les mieux rédigées qui aient paru. Transféré de Chicago à New-York, le vaillant organe a dû cesser sa publication fautes de ressources

Nous venons de recevoir en échange de notre revue, *Lucifer*, courageux bimensuel américain qui défend les idées de liberté sexuelle et les discute

Enfin, *The Whim*, dont notre ami Crosby s'occupait particulièrement, cesse de paraître. Crosby collaborera régulièrement à *The Papyrus* désormais.

— De l'Amérique, passant en Hollande, nous avons le plaisir de signaler que les anarchistes chrétiens de ce dernier pays possèdent maintenant deux publications : *Vrede*, devenue hebdomadaire, organe de propagande proprement dit et *Vrede*, revue mensuelle dont Félix Ortt assume la rédaction

— Mentionnons encore l'*Utopie*, une excellente feuille rédigée dans un esprit très large, sans parti-pris et qu'anime un souffle vraiment libertaire. Chaque n° contient *au moins* un article sortant de l'ordinaire. Nous la recommandons à tous nos amis. Paraît deux ou trois fois par mois. — Prix : 3 fr. par an. Rédaction et administration : *H. Fuss*, 99, rue du Moulin, *Ixelles-Bruxelles*.

E. Armand.

La comtesse von Eppinghoven, ancienne dame d'honneur de l'impératrice d'Allemagne, ayant quitté ce noble poste, pour se marier en Amérique, n'a fait ni une ni deux : elle a raconté tous les dessous et détails ignorés de la vie impériale et royale des maîtres de la Germanie.

Le livre a fait un bruit énorme, d'abord en Amérique où l'on en a vendu des centaines de mille, puis en Angleterre où le succès a été tout aussi grand Bien entendu, il est saisi et interdit en Allemagne. Il paraît aujourd'hui en France (1), traduit par M André Mévil, après une publication dans un journal du matin, qui n'a pas osé tout dire Mais le livre contient les passages qui ont effrayé le quotidien en question. L'apparition de cet ouvrage, rend l'empereur Guillaume II « malade », disent les « méchantes » feuilles d'Outre-Rhin.

Le fait est qu'il n'ajoutera rien au prestige des rois, empereurs, etc.

---

(1) *Guillaume II inconnu*, 3 fr. 50. Librairie Universelle, rue de Provence, 33.

Travail libre et entente en commun

Nouvelles des tentatives de labeur en commun

A Vaux. — Réédition du bon Samaritain. — Dénoûment imprévu.

Bienheureux tu fus, bon Samaritain de si douce mémoire ! Le lévite et le prêtre qui, ayant vu leur frère tombé entre les mains des voleurs, agonisant sur la route, avaient cependant passé outre, ne furent point avertis qu'après eux, tu viendrais dans cet endroit dangereux, et néanmoins t'y arrêterais pour panser les plaies, non de ton frère mais de ton ennemi terrassé ; enfin que tu l'emporterais sur ta monture pour le déposer dans un lieu sûr où grâce à ta générosité on prendrait soin de lui ; le prêtre et le lévite ne le surent pas, et tu pus librement répandre la miséricorde débordante de ton cœur.

Moins heureux furent nos braves colons de Vaux ; et cette fois c'est d'une histoire vraie qu'il s'agit, mais qui de point en point reproduit la parabole plus, il est vrai, un revirement final que Jésus n'avait pas prévu.

En novembre dernier, si j'ai bonne mémoire, un vieillard du village de Vaux tomba, lui aussi, entre les mains des voleurs, c'est-à-dire sous la griffe des huissiers et autres hommes de loi ; sa maison fut vendue, il se trouva sans toit. Nul n'ignora sa détresse. Que ne sait-on pas au village ? et comment se pourrait-il que les gardiens de la société : curé, maire, et le reste n'en eussent point été informés ? Ils passèrent outre... et quinze jours durant notre vieillard se blottit avec sa misère... dans une soue à cochon ? Puis il voulut en sortir et s'en fut chercher un nouveau gîte. Il n'en trouva point. Pourtant il avait découvert une chambre à louer : 80 francs l'an ; c'était peu cher, mais qui ne gagne pas son pain, peut-il payer un loyer ? C'est ce que pensa le propriétaire, aussi notre vieillard, accablé, sans espoir, revenait tête basse à son étable, lorsqu'une âme plus sensible à sa douleur lui dit : « J'ai une idée, pourquoi n'iriez-vous pas au Milieu Libre ? Ils ont de la place, qui sait ? on vous louerait peut-être ! »...

De toutes les fleurs l'espérance est la plus vivace, si flétrie soit-elle, un pâle rayon de soleil, une goutte de rosée suffit à la raviver ; c'est pourquoi sur ce simple conseil notre pauvre vieux raffermissant un peu son pas s'en vint au Milieu Libre. Là, on ne lui demanda ni papiers, ni garanties : « Tu seras des nôtres lui dirent en chœur les colons, ici tout est à tous, à la table comme au foyer tu auras place, la marmite bout pour tous les camarades »

Abasourdi de tant de cordialité mais le cœur léger, notre vieillard consolé revint à son écurie, et le lendemain ayant jeté sur une charrette ce que la vieille société n'avait point osé lui prendre, il se dirigeait vers la nouvelle société... lorsque sur la route, voici le garde champêtre qui l'arrête : « Par ici, lui dit-il, ce n'est pas au Milieu Libre qu'il faut aller ; Mme X ..a loué pour vous la chambre, c'est une personne pleine de bonté ». Le vieux se laissa conduire. Comment résister à l'autorité, alors qu'elle s'attendrit ?

Au Milieu Libre on se demandait : Que fait-il donc, le vieux ? Mais on apprit que le maire et le curé avertis de l'offre fraternelle du groupe anarchiste, — non pas à l'un des leurs, mais à l'un de ces êtres pour lesquels beaucoup d'entre eux professent — à tort, c'est vrai un si grand mépris, un échappé de cette *vile multitude* qui retarde la Révolution, l'avènement de la Cité Future ! — le maire et le curé, dis-je, en apprenant cet acte de solidarité, à l'égard de leur ouaille et administré par eux abandonné, se trouvèrent blessés dans leur dignité ; ils s'en furent donc trouver la dame

charitable qui, à la pensée d'arracher une âme à l'enfer, s'aperçut qu'elle pouvait encore distraire 80 francs de son superflu pour le loyer de la chambre refusée au vieillard légalement dépouillé. On sait le reste.

Le Milieu Libre vient de faire paraître un bulletin donnant la situation exacte de la Colonie au 31 décembre 1904 — elle est très satisfaisante — et ses espoirs prêts de se réaliser : réfection des maisons de Vaux, construction d'une maisonnette au Muis, pour lesquels travaux la Caisse de développement reste ouverte, les amis du Milieu Libre ne sauraient trop l'alimenter en raison de ses besoins ; enfin, projet d'école libertaire, l'instituteur s'est proposé, on n'attend plus que les élèves dont la pension sera de 30 francs par mois.

L'année 1904 a vu le personnel de la colonie se renouveler complètement, l'indéracinable Léorat excepté ; les camarades Butaud et Zofia qui avaient cru leur départ nécessaire ont été rappelés au commencement de cette année par les nouveaux colons. On attend d'un jour à l'autre Legloalhec maçon, sa femme et son enfant, ce qui portera le nombre des colons à 11 personnes plus quatre enfants. Nous leur souhaitons à tous : santé, confiance, harmonie.

Marie Kugel.

Reçu et transmis à Vaux : Alph. Dugué. Le Havre, 5 fr.

La Coopérative communiste. — Quelques-uns de nos amis, nous n'en doutons pas, parcoureront avec intérêt le bilan ci-dessous de la Coopérative communiste sise actuellement rue de la Barre, à Paris.

ACTIF		PASSIF	
Matériel	88.80	Capital	184.95
Marchandises générales .	284.25	Versements	194.70
Action.	25.55	Profits et pertes	241.80
Caisse.	213.70		
Milieu libre.	9.15		621.45
	621.45		

La Colonie « Eden » à Oranienburg. — Il existe tout près de Berlin, à Oranienburg, une colonie nommée Eden dont la forme est celle d'une arboriculture fruitière coopérative : elle sert aussi de maison de repos pour convalescents. Les élèves de l'école d'agronomie d'Oranienburg visitent souvent la colonie avec leurs professeurs, ils y trouvent une leçon de choses pratique. L'influence sur la culture fruitière des environs est remarquable. Les colons sont très souvent demandés aux alentours à cause de leur habileté comme pépiniéristes et ont maintes occasions de profiter des expériences qu'ils ont acquises pour les employer à améliorer l'arboriculture du pays.

D'après un rapport paru dans le courant de 1904, les bénéfices réalisés en 1903 se sont élevés à 7.450 marks à peu près, répartis sous différentes rubriques. Les membres purent se partager 725 marks environ et le fonds de réserve reçut 1.750 marks. La quantité des produits vendus pour le compte commun s'éleva à 82.385 kil. contre 46.475 en 1902.

Le nombre des membres s'élevait au 31 décembre à 110 contre 98 au 1er janvier.

Le terrain n'est pas favorable et c'est grâce à un travail acharné et à une administration avisée que cette entreprise a pu être amenée au point où elle en est aujourd'hui : servir de modèle pour l'arboriculture fruitière de toute l'Allemagne.

Aux personnes qui désirent devenir membres de la colonie on adresse un questionnaire dont nous extrayons les demandes suivantes :

Etes-vous végétarien. — Abstinent ? — Depuis quand ?

Avez-vous l'intention de suite ou un peu plus tard de prendre à ferme une maison (un fo er, *Heimstaette*) ?

Qui parmi nos collaborateurs connaissez-vous ?

Quelles personnes peuvent nous fournir des informations à votre égard.

Voulez-vous vous occuper du travail, de jardinage ici ou seulement exploiter votre ferme (*Heimstaette*).

Les Koreshites. — Tous ceux qui s'intéressent aux sectes sociales des Etats-Unis ont entendu parler des *Koreshites* ou adeptes du Dr Cyrus Teed, un ancien médecin d'Utica, dans l'état de New York Cyrus Teed est regardé par les siens comme le Cyrus des prophéties bibliques (en hébreu Cyrus se traduit par *Koresch*) prédestiné à bâtir la nouvelle Jérusalem. Une des singularités de leur doctrine est ce qu'ils appellent la « cosmogonie cellulaire » théorie selon laquelle « la terre est une cellule concave, stationnaire, de 8.000 *milles* de diamètre possédant à l'intérieur des habitants, un soleil, une lune, des planètes, des étoiles... une gigantesque batterie électro magnétique. »

Ces idées spéciales à part, leurs efforts en vue de créer une organisation sociale plus fraternelle et plus équitable ne sauraient nous laisser indifférents.

Tout récemment l'Association connue légalement sous le nom de *Koreshan Unity* a acquis de vastes terrains à *Lee County* en Floride, contigus à la « communauté d'Estero, où un certain nombre de Koreshites vivent déjà, pour y édifier une ville de toute beauté, destinée à devenir un des ports les plus importants du monde. Le sol appartenant à tous les membres, aucune spéculation ne pourra se produire sur les terrains. Il n'y aura (comme déjà à Estero) ni banques, ni cabarets, ni débits de tabac. L'argent et l'or y seront inconnus ; les échanges se feront par bons de travail.

« La participation de chacun à l'œuvre commune, disent les Koreshites, sera un mobile suffisant pour ceux que décourage l'état de choses régnant actuellement dans toute société humaine, où l'esclavage du salariat a flétri les vies de chacun d'une façon où d'une autre. Il y a des inoccupés qui ne demanderaient pas mieux que de travailler, mais qui ne trouvent rien à faire. Il y en a d'autres repoussés du travail qui ferait leur joie et forcés d'accomplir un labeur qui leur répugne. Il y a des femmes qui sont obligées de vendre leur honneur pour du pain. Il y a des agioteurs qui s'engraissent comme des parasites sur le corps de la société et, par dessus tout cela, trône le capitaliste, repu et luisant, les poches pleines de l'argent que lui ont gagné les esclaves qui peinent pour lui dans ses usines et ses magasins. »

Estero agrandie, magnifiquement construite, sera la ville où on travaillera pour l'amour du bien commun, sans fonctionnaires d'aucun genre. Il ne nous reste qu'à souhaiter bonne chance aux Koreshites dont le nombre en 1902 s'élevait aux Etats-Unis, prétend on, à dix mille et qui avaient fondé à ce moment trois « communautés » : Estero que nous venons la citer, — à *Washington Heights* et à *Englewood*, l'une et l'autre près de Chicago. Cette dernière exploitait alors une imprimerie occupant cinquante à soixante personnes.

Personne n'allume une lampe pour la cacher ou la mettre sous le boisseau, mais on la met sur le pied de lampe, afin que ceux qui entrent voient la lumière. JÉSUS.

Georges Gapone

et la grève générale contre l'autocratie

Le bruit que Gapone serait italien n'est pas fondé. Gapone est fils de paysan et natif de *Bieliki*, village du gouvernement de Poltava. Vers 1900, je professais au petit séminaire de Poltava et je l'eus comme élève ; il avait alors de 15 à 17 ans. C'était un jeune homme intelligent, sérieux, méditatif, mais très vivant. Studieux, il prenait toujours place parmi les premiers de sa classe. Vivement désireux de s'instruire, il lisait beaucoup. Je lui donnais des livres, parmi lesquels les ouvrages de Tolstoï, interdits en Russie, qui circulaient alors clandestinement sous une forme manuscrite, et que je répandais avec beaucoup de zèle parmi mes élèves et chez les jeunes prêtres. Elles produisaient sur eux la même vive impression que sur moi.

Au moment où je quittai le petit séminaire, Gapone poursuivait ses études au grand séminaire de Poltava. Il se rendit de là à la Faculté de théologie de Pétersbourg. Je sais qu'il conserva des relations avec les tolstoïens de Poltava.

La grève et la manifestation pacifiques des ouvriers de Pétersbourg ont montré qu'il est demeuré fidèle aux idées dans lesquelles nous avions communié il y a quinze ans et qui se répandent de plus en plus dans le peuple russe.

Le gouvernement russe m'a banni à cause de la propagande des idées tolstoïennes et doukhobores à laquelle je me livrais. Sans doute il frappera Gapone. N'importe, que ce régime féroce et condamné sache qu'outre Gapone il est en Russie bien d'autres hommes — popes et laïques — qui lui ressemblent. Tôt ou tard finira par éclater une grève générale qui fera disparaître de la face du monde cette survivance des temps de barbarie : l'autocratie.

Et toi, mon cher Gapone, sache que ton œuvre a provoqué dans tout l'univers l'enthousiasme et la sympathie de tous ceux qui, à ton exemple, veulent émanciper les travailleurs de tous leurs oppresseurs, — ton œuvre ne périra pas et la grève générale contre l'autocratie s'organisera non seulement à Pétersbourg, mais aussi dans toute la Russie, mais encore dans le monde entier.

Qu'à un jour fixe les prolétaires russes, les soldats, les zemstoos, les avocats, les professeurs, les étudiants cessent d'obéir au tsar despote, que les travailleurs de tous les pays refusent de fabriquer les navires de guerre, d'embarquer le charbon, de transporter les objets nécessaires au gouvernement russe, et c'en est fait de l'autocratie. Ainsi, cher ami Gapone, se trouvera achevée l'œuvre que tu n'a pu mener à bonne fin.

Ivan Trégouboff.

Je donnerai une autre fois des détails sur Gapone et la grève générale, mais dès maintenant, je prie tous ceux qui veulent communiquer avec moi à ce sujet de m'écrire : 25, *Boulevard Montparnasse, PARIS.* I. T.

Bibliographie

La Maternelle par LÉON FRAPIÉ. A la Librairie Universelle, 33, rue de Provence, 1904. Couverture illustrée par Steinlen .Analyse vivante passionnée sous ses multiples aspects de la vie enfantine à l'école maternelle d'un quartier populeux de Paris et des conditions familiales de ces enfants. Ouvrage du plus haut intérêt, méritant une étude qui paraîtra dans notre prochain numéro

En écoutant Tolsto — Entretiens sur la guerre et quelques autres sujets, par GEORGES BOURDON, chez Fasquelle, 11, rue de Grenelle Je reviendrai sur cet ouvrage dont je recommande la lecture à tous nos lecteurs.

Ce qui meurt, (chez Fischbacher et Cie). **Les Voyages de Psychodore** (Bibliothèque des Cahiers Humains) — Deux volumes par IIAN RYNER : le premier daté de 1893. racontant un moment déjà lointain de la pensée de l'auteur, l'autre de 1904, exposant sa pensée d'aujourd'hui ; ce dernier contient des symboles de morale individualiste et à peu près stoïcienne L'un et l'autre ne sont dogmatiques à aucun moment. La « méaphysique » de l'auteur est rêvée, non affinée Elle porte le manteau court des philosophes grecs et non la soutane Elle se présente en souriant comme un poème, non en mendiant comme une théologie Nous reviendrons sur ces ouvrages.

La Neurasthénie mal social par le Dr ANGELVIN chez Edouard Cornély et Cie, Paris, 2 fr. — Laissant de côté la pathologie de cette maladie, l'auteur se place au point de vue social, et, par l'étude des causes et des conséquences sociales de l'épuisement nerveux, il en vient à démontrer l'étendue et la gravité du fléau.

Le livre est la contre-partie des doctrines des professeurs d'énergie et des arrivistes qui poussent l'homme dans la lutte à outrance, sans s'inquiéter du degré de tension nerveuse que pourra supporter son cerveau. Or, la limite de cette tension nerveuse est dépassée par beaucoup. C'est ce que l'auteur a voulu prouver.

The Captive City of God or the churches seen in the light of the democratic Ideal (*La Cité de Dieu dans les fers* ou les églises considérées à la lumière de l'Idéal démocratique), par RICHARD HEATH. We commend heartily this book to our english-reading friends Ifis published by Arthur Fifield, 44, Heet Street London E. C.

Heidekind (*Enfant de Bruyère*) par FÉLIX ORTT. Fragment de vie. Sort de l'imprimerie Vrede 1904. — Nous reviendrons sur ce roman

Les Plaies Sociales. Etudes réalistes très intéressantes par PAUL GOURMAND. Bibliothèque de l'Association, rue Lecourbe 91.

Le dernier livre d'Auguste Sabatier, **Les Religions de l'autorité et la religion de l'Esprit**, par L. ENJALBERT, à Lausanne, imprimerie Georges Bridel et Cie. Examen du célèbre ouvrage d'Auguste Sabatier — **The Shadow of the Sword**. Brochure éditée par la ligue humanitaire. Opuscule antimilitariste. — **Sexueele Ethiek**, par FÉLIX ORTT Nouvelle brochure éditée par l'imprimerie de *Vrede* à Amersfoort ; no VIII de la bibliothèque de *Rein Leven*. Je reviendrai sur cet exposé assez complet de l'*Ethique Sexuelle* ainsi que sur les conclusions de l'auteur. — **Le Révolté**, pièce sociale en un acte, par MAXIME GIBAUT. A la Librairie Socialiste. 14, rue Victor Massé, Paris. — **Une religion rationnelle et la que**, la religion du XXe siècle, par LOUIS-GERMAIN LÉVY, Rabbin de Dijon. Brochure curieuse où l'auteur essaie de démontrer que dans le désarroi où se trouve actuellement la pensée religieuse, le judaïsme est apte à répondre aux besoins de la conscience moderne — **Vie Consciente**, par notre ami P. EVRARD FAVARGER de Genève. Recueil de tableaux, de définitions, de notes sur divers sensations, sentiments, pensées, actions. Le temps me manque pour l'analyse, ce n'est que partie remise.

---

14 Février 1905 *Le Gérant :* E. L. JUIN.

IMP. PIVOTEAU – St-AMAND (CHER)

l'Ère Nouvelle, revue mensuelle, d'idées, de faits, de commentaires

Le n° 35 cent. **Abonnement 2 fr. 25 par an.** (U. P. U. 2 fr. 60)

Rédaction et Administration : 51, rue Le Marois, Paris 16e

Revue libertaire indépendante de toute influence de coterie ou de parti, d'allure essentiellement **antisectaire**, organe de **libre-recherche** et de **morale individuelle**, l'**Ere Nouvelle** s'adresse aux **libres-conscients** dont l'idéal d'une **Société renouvelée** est celui d'un monde dont tous les membres se développeraient intégralement selon les aspirations de leur être, sans que nul imposât à autrui ses propres conceptions économiques, morales, philosophiques — un milieu où l'expérience personnelle et l'observation collective serviraient de seul procédé éducatif et de base unique à la *libre entente* mutuelle, — une humanité où les hommes s'aimeraient les uns les autres, ignorant la **domination de l'homme sur l'homme** et l'**exploitation de l'homme par l'homme**.

Revue d'Idéalisme pratique, l'**Ère Nouvelle** dans les études, articles, traductions ou reproductions qu'elle publie cherche à inspirer à quiconque parcourt ses pages la certitude profonde et raisonnée du triomphe final de la liberté, de la conscience individuelle, de l'impartialité, du libre-examen tolérant, de l'amour et de la libre-entente entre les hommes sur l'autorité, l'inconscience collective, le parti pris fanatique, la haine, la violence et les oppressions de toutes sortes.

Comme *action immédiate*, l'**Ère Nouvelle** préconise particulièrement *en dehors d'une intervention politique quelconque*, l'éducation personnelle de libre examen ; la maîtrise de soi ; les actes individuels et mouvements collectifs de protestation conscients, réfléchis ; la propagande par l'exemple ; les actes d'initiative collectifs en matière d'expérimentation sociologique — (tentatives de communisme pratique, coopératives) ; le développement de la vie intérieure, etc. Cela en dehors de toute formule définitive, de toute solution arrêtée d'avance et sans la moindre pensée d'exclusivisme collectif ou individuel.

Notre mouvement. — E. Armand compte du 20 février au 15 mars faire des causeries-discussions sur les sujets suivants : *Le problème humain et la solution libertaire, Communisme appliqué, Une conception libertaire de la famille, Le christianisme primitif et le prolétariat du Ier siècle* à Bruxelles, Anvers, Gand, Liège, Flemalle, Charleroi, Denain, Lille, Denain, Lens et environs, Amiens et peut-être Boulogne.

23 **Mars** *Paris.* — L'Espérance, I. P. du Marais, 9, passage Pecquai (succursale du « Sillon »). — Causerie contradictoire sur l'*Idéal libertaire*.

24. *Versailles.* — Coopération des Idées. « En écoutant Tolstoï, » analyse et extraits de l'ouvrage de M. G. Bourdon.

25. *Paris.* — U. P. des Batignolles, (71 bis, rue de la Condamine). *Le Communisme appliqué.*

27. *Paris.* — U. P. du faubourg Saint-Antoine. Un crime Social : Le Drame de Chicago, d'après le volume de Mme Lucy Parsons.

30. *Paris.* —, Solidarité du XIIIe, (77, av. d'Italie). *Le Communisme appliqué.*

Autres ouvrages reçus. — *Goedkoope Reformkleeding*, vêtements-reforme à bon marché (Impr. Vrede, à Amersfoort). — G. Hervé : *Le Collectivisme* (en reparlerons) à la Revue de l'Enseignement Primaire, 15, rue de Cluny, Paris. — *Patriotismus und Regierung* (traduction en allemand par notre ami M. A. Schoop de l'opuscule de Tolstoï « Patriotisme et Gouvernement »), Leipzig. — *Pertaining to Thoreau* (concernant Thoreau) chez Edwin Hill à Detroit (en reparlerons). — Jean S. Barès : *l'Univers, la Terre et l'Homme*, aux Bureaux du Réformiste (en reparlerons). — *Le Symbole des Symboles*, par M. Boué de Villiers, Bruxelles, édition de l'Idée Libre — *Opvoeding voor de Geboorte* (adaptation par Félix Ortt, de l'ouvrage de Carl du Prel : Education avant la naissance.) Imprimerie Vrede, à Amersfoort. — *My visit to the « Tolstoyan Colony » at Whiteway* by John Spargo (Ma visite à la colonie tolstoïenne à Whiteway), Londres. — *Besinnt Euch* (traduction allemande par notre ami Skarvan, de la brochure de Tolstoï : « Ressaisissez-vous ») Berlin. — *Documents socialistes*, par A. Dal, avec préface de Ch. Malato.

CHOSES ADMINISTRATIVES

Ce numéro-ci est en retard, en conséquence du temps qu'a exigé le changement d'imprimeur. Inutile d'attirer l'attention sur les quelques tranformations matérielles de notre revue ; papier, impression, format. Nos lecteurs s'en rendront compte d'eux-mêmes. Mais, ces améliorations se traduisent par une augmentation de dépenses et il nous faut désormais compter de 250 à 300 fr de frais pour chaque numéro. Après réflexion nous nous sommes décidés à maintenir 48 pages, format au dessous duquel une revue n'est guère possible. Il dépend de ceux qui croient que nous faisons œuvre utile (et le nombre croissant de nos abonnés prouve que leur chiffre s'accroit) que l'*Ere Nouvelle* paraisse régulièrement chaque mois.

Recettes (du 15 octobre au 5 février). — Georges L. — G. — Paul M. H. — N. — Dr C. — G. — Vr. — St. — R. — F. — Arnold N. — André G — Charles B. — P. — M. — Léon Lucien F. — Eug. T. — H. Z. — Jacques B. — P. — Ag. — Leclerc de P. — Henri M. — H. — A. — Louise R. — Jules S. — De Cl. — E. — Luc — H. — L. — T. — Fr. R. — C. — B. — P. — K. — Léon P. — John A. J — S W. — Alfred W. — P. — Dr Paul B. — K. — B. — Augustin M. — W. L — G — A. S. — Jean D. — R. — Le B. — Ch. B. — Z. — P. — C. J. — Jean C. — De C. — W. — V. — L. — Charles W. — Le G. — W. — Ch. R. — L. — G. — Ch. P. — D. — R. — W. — M. R. — N. — S. de Q. — B. — B. — L. L. — De M. — C. R. — Dr Ch M. — Edm G. — E. G. — B. — Wm M. — B — Richard W. — Horace S. — V. — Edouard R. — M. — M. — Ehrm. — V. — Th. B. — Mme Th. — Anonyme — C. C — Charles G. — B. — R. — Emile P — Le B. — E. V. B — J. H. — R. — Laurent-D. — Alfred S. — Aug. D. — Louis W. — Paul B. — R. — Eug. R. — H. — Camille G. — St.-D. — G. P. — G et Cie — L. — M. — A. A. — H. — Marc R. — Salathé-D. — C. — J. — G. — P. — Müller-S. — S. — Lucien Le F. — H. B. — Max H. — Sch. — Félix G. — J. E. R — Ferd. A. H. — Ch. — Marcel C. — Gaston K. — Alfred B. — De B. — Dr F. B. — T. — Y.-J — Albert R. — S. de P. — S — S. — Henri C. — P. — Daniel K. — P. — A. P. — E. J. de B. — Ertzb. — Osvald W. — Théod M. — Jean Ps. — Charles W. — Anatole F. — G. O P. — H. D. — H., *Paris*.

(A suivre)

Le prochain numéro (34) paraîtra du *15* au *25 mars*.

Collections. — On nous demande souvent des anciens numéros de « l'Ere Nouvelle ». Leur nombre diminuant de plus en plus nous avons dû établir l'inventaire de ce qui nous reste Les numéros 1 et 2 sont épuisés. Il ne nous reste que fort peu d'exemplaires des numéros 11, 12, 13, 14. 17, 18, 19. 20 et un peu plus des numéros 15, 16, 25 ; nous les réservons aux collectionneurs, c'est-à-dire à des prix traités de gré à gré. Nous possédons encore un certain nombre des nmeros 3 à 10 que nous pouvons laisser à 2 fr. pièce, des numéros 21. 22. 23, 24 à 50 c A partir du numéro 27, prix ordinaire de 35 centimes. Quant aux collections complètes, c'est à peine si nous pourrions en former trois ou quatre et encore sans le numéro 1.